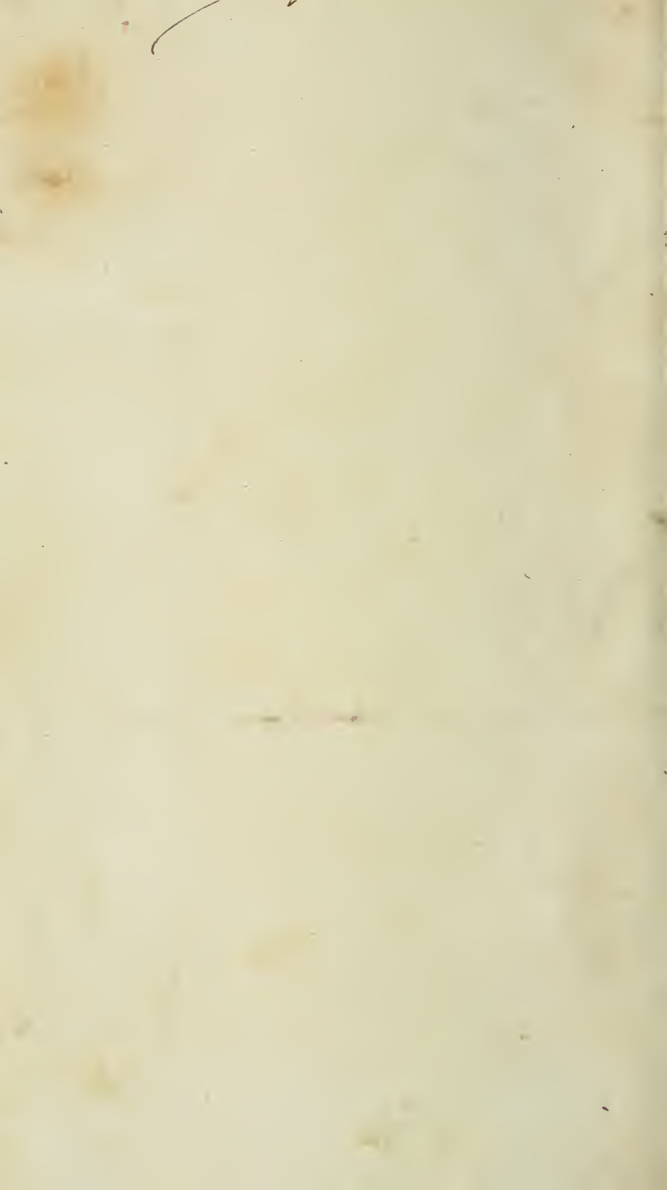






LE BERCEAU

DE

ROSES SAUVAGES.

[Désirée de Castéra]

LE BERCEAU

DE

ROSES SAUVAGES,

OU

L'HÉRITIÈRE MÉCONNUE;

PAR L'AUTEUR D'ARMAND ET ANGELLA, DU FANTOME BLANC, DE L'ETRANGÈRE DANS SA FAMILLE, DE L'INCENDIE DU MONASTÈRE, ETC.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ BECHET, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, Nº 63.

1815.

LE BERCEAU

DE

ROSES SAUVAGES,

OU

L'HÉRITIÈRE MÉCONNUE.

CHAPITRE Ier.

Le jeune et brillant comte de Florange, resté maître, à vingt-trois ans, d'une fortune considérable, se conduisoit à la cour avec tant de réserve, de raison et de prudence, que tous les pères vertueux



désiroient le nommer l'arbitre du sort de leurs filles, tandis que toutes les mères tendres formoient en secret des vœux, afin que le choix du bel Azorello se fixât sur la jeune vierge qu'elles venoient d'offrir, pour la première fois, aux regards du monde. Mais au milieu de l'essaim nombreux de toutes les beautés de la cour, une seule paroissoit avoir fixé les regards du comte de Florange, et ce n'étoit point la plus brillante.

Eulalie de Surgères, fille unique du maréchal de ce nom, étoit, suivant la voix de la renommée, la femme qui avoit eu le bonheur, sans l'espérer et même sans y prétendre, de parvenir à enflammer l'indifférent Azorello. Cependant Eulalie, quoique fort belle, étoit tellement

étrangère à l'art de la coquetterie, elle avoit tant de simplicité, de raison, de modestie, que les hommes l'apercevoient à peine, ne la citoient jamais, ne l'apprécioient point, et que les femmes, qui ne la jugeoient pas plus favorablement, lorsque le bruit du mariage de mademoiselle de Surgères avec le comte de Florange se fut répandu, décidèrent affirmativement qu'une union aussi disparate étoit impossible, et que jamais l'homme le plus aimable, le plus élégant, le plus romanesque de la France, n'uniroit son sort à celui d'une belle statue, pour laquelle il n'existeroit point d'heureux Pygmalion.

Cependant le bruit de la cour étoit vrai; l'opinion des hommes et les préventions des femmes n'in-

fluoient en rien sur les jugemens du comte de Florange, et il étoit bien décidé à unir son sort à celui de mademoiselle de Surgères, du moment où les obstacles qui s'opposoient à son mariage seroient détruits. Une des raisons qui engageoient le sensible Azorello à ne point presser la fête de l'hymen, c'étoit l'absence de son frère d'armes et de son unique ami, le baron de Blainville.

Dès leur plus tendre enfance, Alphonse et Arozello s'aimoient : devoirs, études, fortune, plaisirs, ils avoient tout partagé ensemble, et jamais le moindre nuage ni le moindre refroidissement n'avoient altéré la flamme brûlante de l'amitié, qui échauffoit également leurs deux cœurs. Pour la première fois

depuis qu'ils étoient unis, le comte de Florange et le baron de Blainville avoient été forcés de se séparer; le premier, pour se rendre en Suisse; l'autre, pour aller en Angleterre.

Depuis plusieurs mois, Azorello, de retour dans sa patrie, s'affligeoit d'autant plus de l'absence prolongée d'Alphonse, qu'il avoit pris l'irrévocable résolution de ne point marcher à l'autel de l'hymen, si l'amitié n'en allumoit les flambeaux. Enfin, les souhaits impatiens de l'amour et de la sympathie furent exaucés; le baron de Blainville arriva, et apprit avec beaucoup de surprise le changement projeté dans le sort à venir du comte de Florange. Toutes les lettres que ce dernier avoit écrites à son ami, relativement à sa prochaine union avec mademoiselle de

Surgères, ayant été perdues dans le naufrage du paquebot, Alphonse ignoroit entièrement le choix de son ami. Partageant l'opinion générale sur le caractère d'Eulalie, Alphonse n'apprit pas sans chagrin la résolution du comte de Florange. Eh quoi! mon ami, lui dit-il à leur première réunion, tu as vu avec moi, en Espagne, ces beautés captives que le mystère entoure, que la jalousie surveille, que le désir anime, et ton cœur est resté calme; nous avons parcouru ensemble la délicieuse Italie, et ces habitantes, encore plus séduisantes que le voluptueux climat qui les a vu naître, n'ont point parlé à ton cœur; excepté les lis du jardin de la création humaine, ces Anglaises sombres comme leur nébuleux soleil que tu ne connois

point, tu as vu avec indifférence toutes les femmes les plus belles, les plus aimables, les plus brillantes des diverses cours de l'Europe ; ton cœur est resté tranquille ; comment se fait-il qu'il n'appartienne qu'à la simple et modeste Eulalie de subjuguer les tendres affections du plus aimable des hommes? Si c'étoit moi que sa beauté eût enflammé, cela seroit moins extraordinaire : ne possédant ni tes rares talens, ni ta brillante imagination, ni cette fleur suave de sentiment dont les hommes vulgaires ne connoissent pas la mystérieuse existence, je dois être moins difficile sur le choix d'une compagne, et je ne puis espérer d'en rencontrer une semblable à l'ami que le ciel m'a donné ; mais toi, cher Azorello, comment, avec les dons

précieux et brillans que te fit la nature, mademoiselle de Surgères peut-elle remplir l'attente de tes vœux ? elle est si loin de ressembler à l'idéale perfection que tu cherches ! — Alphonse, tu n'as donc point reçu mes lettres ? — Elles se sont toutes perdues. — Eh bien ! écoute avec attention un long récit auquel ton amitié te fera trouver des charmes.

« Tu sais que lorsque nous nous séparâmes, il y a un an, tu dirigeas tes courses errantes vers l'Angleterre, tandis que je me rendois en Suisse, où des affaires de famille m'appeloient ; je les eus bientôt terminées, car l'intérêt seul empêchoit les parens de mon père de rendre justice à son unique enfant. Comme je désirois devenir cher à la famille

du comte de Florange, je fis à la nature tous les sacrifices que les ressources de la chicane n'avoient pu m'arracher. Cette conduite franche et désintéressée me fit obtenir l'amitié ainsi que la reconnoissance de ces loyaux Allemands, qui me dirent, en me secouant le bras avec force : Bon jeune homme, si jamais le malheur vient fondre sur ta tête, et que tu te trouves exposé à l'orage de la pauvreté, viens chercher un asile près de nous : si alors nous n'existons plus, tu n'auras besoin que de te nommer à nos enfans; ta présence seule leur rappellera les bienfaits que tu répandis sur leurs pères, et les devoirs qu'ils auront à remplir. Ces expressions simples, quoiqu'éloquentes, d'une recon-

noissance si bien sentie, m'émurent jusqu'au fond de l'âme. Je quittai avec peine mes nouveaux amis : nos cœurs s'entendoient si bien !.....
Ce ne fut pas non plus sans regret que je me séparai du grand bailli de Lauzanne, M. de Moglars ; il m'avoit comblé des témoignages d'un intérêt aussi tendre que flatteur ; je désirois pouvoir lui exprimer ma reconnoissance, et je n'avois que des paroles pour peindre un sentiment que j'aurois voulu prouver.

« Je revins en France par les montagnes du Jura. Un soir, une tempête affreuse m'assaillit, et ma voiture se brisa ; j'étois trop loin de Saint-Claude pour avoir l'espérance de trouver du secours dans cette ville ; la nuit étoit obscure,

le pays désert ; la foudre retentissant avec fracas, ôtoit à mes gens la présence d'esprit nécessaire pour nous procurer les moyens de sortir de la situation où nous étions : inutilement j'engageai le postillon à couper les traits des chevaux, et à monter sur l'un des coursiers pour aller chercher du secours à la poste que nous venions de quitter ; cet homme m'assuroit gravement que ces pauvres bêtes avoient trop peur du tonnerre pour qu'il s'exposât à les faire marcher pendant l'orage. Ennuyé de ma situation, et pressé de trouver un asile contre la pluie qui tomboit par torrent, je m'enveloppai d'un manteau ; je pris mon épée, Comtois sa lanterne, et abandonnant les débris de mon char ren-

versé, je m'enfonçai dans la montagne, afin de chercher à découvrir quelque cabane de chévrier, dans laquelle je pusse recevoir l'hospitalité.

CHAPITRE II.

« A peine avois-je gravi le sommet d'une roche escarpée, que je vis devant moi une chaumière isolée; je m'en approchai ; il y avoit de la lumière, et j'entendis une voix aussi fraîche que sonore qui chantoit la longue et plaintive romance de Geneviève de Brabant. Ces sons mélodieux, qui s'unissoient à la voix du torrent de la montagne, et au bruit majestueux du tonnerre, m'émurent puissamment : ce ne pouvoit être qu'une femme malheureuse, puisqu'elle ne goûtoit pas le charme du repos à cette heure où le sommeil visite éga-

lement le palais du riche et le toit du pauvre. Je frappai doucement, sûr d'être entendu, mais je frappai avec confiance, bien sûr aussi d'être secouru, car les cœurs souffrans furent toujours des cœurs accessibles à la pitié; une voix douce, mais tremblante, demanda : *Qui va là?* je répondis : *Voyageur égaré, j'implore du secours.* La porte rustique s'ouvrit tout à coup : au nom du malheur, la défiance avoit fui. J'entrai dans une petite chambre, au milieu de laquelle étoit placé un rouet antique; une jeune fille, les yeux modestement baissés, travailloit avec ardeur, tandis que la mère, qui m'avoit introduit dans ce champêtre asile, s'empressoit de réunir dans l'âtre quelques charbons en qui communiquèrent

bientôt leur chaleur à un petit fagot que la paysanne m'assura être le seul qu'elle possédât. Lorsque ces premiers soins m'eurent été prodigués, Valentine, c'étoit le nom de ma compatissante hôtesse, plaça près de moi une table aussi peu solide que celle qui servit au repas des dieux dans la cabanne de Philémon et Baucis : un fromage de lait de chèvre, du pain noir et quelques fruits secs, voilà tous les mets que put m'offrir la bienveillante hospitalité. Je refusai ce repas champêtre dont je n'avois pas besoin ; mais voulant laisser passer l'orage et finir la tempête, je priai Valentine de me permettre de passer la nuit dans sa cabane, en l'assurant qu'elle pourroit, ainsi que sa fille se livrer sans alarme aux

douceurs du sommeil, se reposant sur la foi du comte de Florange. A ce nom que je croyois devoir lui être inconnu, Valentine s'inclina respectueusement devant moi, s'excusa de n'avoir pas pu mieux me recevoir, en alléguant son extrême pauvreté; puis se tournant vers sa fille, elle lui dit en italien de quitter son ouvrage et d'aller se coucher. La jeune personne se leva en silence, rangea son rouet, me fit une salutation aussi noble que décente, et disparut. Je restai seul avec la mère, j'en fus enchanté : ce que je voyois me paroissoit si extraordinaire, que je brûlai du désir d'interroger cette femme, qui ne me sembloit pas née dans la classe obscure où je la trouvais; elle avoit parlé à sa fille le toscan le plus pur; le chant

que j'avois entendu annonçoit des connoissances en musique; la tournure et la figure de la jeune fille ne démentoient pas l'éducation primitive qu'elle sembloit avoir reçue. Je pensai qu'il y avoit dans la situation de ces étrangères quelques secrets que je désirois découvrir, dans l'espérance de leur être utile.

« Lorsque Valentine fut seule avec moi, elle me demanda la permission de reprendre le travail que mon arrivée avoit interrompu. Quoi! lui dis-je avec surprise, vous ne songez pas combien le sommeil doit vous être nécessaire, après les fatigues d'une pénible journée! — Le sommeil, reprit-elle avec amertume; hélas! il y a bien long-temps que je ne goûte plus le repos promis aux justes..... — Vous n'avez pas tou-

jours été si malheureuse, lui dis-je; racontez-moi, si vous le pouvez, l'histoire de vos douleurs; la nuit est encore longue, et je n'ai nul désir de chercher le sommeil. — Monsieur le comte, l'infortune qui m'accable date de bien loin, et la cause de mes peines doit être à jamais cachée à tout le monde. — Votre fille les connoît-elle ? Betzi sait que nous sommes victimes d'un revers de fortune; elle en ignore l'auteur : puisse-t-elle aussi en ignorer toujours la cause! — Vous n'êtes point nées dans ces montagnes? — La Toscane est ma patrie. — Je serois bien trompé, si le soleil de la grandeur n'a point lui sur votre berceau. — Monsieur le comte, je vais vous confier l'histoire de ma destinée.

« Si ma naissance est modeste, mon éducation ne le fut point. Mon père, attaché en qualité d'écuyer à la noble famille des ducs de Fiorantizo, eut le bonheur d'être protégé particulièrement par l'héritier de cette illustre maison. Je naquis dans le palais Fiorantizo ; le duc et la duchesse me donnèrent leur nom ; je perdis mes parens, ils daignèrent m'en servir. Je fus élevée avec la princesse Théolinde, leur fille; on me donna les mêmes maîtres, je reçus les mêmes leçons, excepté qu'on m'apprit de bonne heure que j'étois née pour dépendre, la princesse pour commander; mais Théolinde, par sa douceur, sa bonté, ses grâces enchanteresses transformoit le devoir en plaisir, et la dépendance en bonheur. Je chérissois mes au-

gustes protecteurs, j'adorois la princesse, je ne vivois que d'amour et de reconnoissance, lorsqu'un événement prévu depuis la naissance de la belle Théolinde, changea son sort et le mien. Lorsqu'elle eut accompli sa quinzième année, le duc son père lui annonça qu'il falloit se préparer à unir son sort à celui du prince Oswald Fergusson, descendant des anciens rois d'Irlande : les richesses et l'illustration de ce prince ne le cédoient en rien aux têtes couronnées. La douce Théolinde, sans connoître Oswald, lui promit sa foi; elle le vit, et elle lui donna son cœur. Le jour de son mariage, afin de céder aux vœux de ma noble protectrice, je m'unis à Ecbert Donald, écuyer du prince. Ecbert m'aimoit; je ne partageois

point ses sentimens, mais j'obtenois par ce mariage le droit de consacrer ma vie à la compagne d'Oswald.

« Peu de temps après son hymen, la princesse abandonna le magnifique palais de ses pères, et l'heureux séjour de la Toscane, pour aller chercher dans des climats étrangers de nouveaux destins. Je fus la seule compagne de son exil, et une femme obscure devint pour lady Fergusson le dernier anneau de la chaîne des souvenirs de la patrie. Nous arrivâmes en Irlande; Théolinde y fut reçue en souveraine, mais n'y trouva point le bonheur : usages, coutumes et mœurs, tout étoit nouveau pour elle. Bientôt comme une fleur délicate transplantée sous un ciel rigoureux, lady Fergusson s'in-

clina vers la tombe : au milieu de ses souffrances elle devint mère ; ce premier bienfait du ciel lui sembla un gage de paix avec sa destinée ; quelle étoit son erreur ! l'enfant de Théolinde fut enlevé à sa malheureuse mère. Lady Fergusson ne pleura point son premier né ; elle n'accusa ni le ciel, ni son sort ; mais elle descendit dans la tombe en appelant encore la fille dont elle avoit été mère pendant si peu d'instans. Le prince Oswald, resté seul, quitta l'Irlande, me remit le legs considérable que m'avoit laissé son infortunée compagne, et m'engagea à retourner dans ma patrie, en m'annonçant qu'il avoit le projet d'emmener Ecbert dans ses voyages. Ma séparation d'avec Donald ne fut triste que de mon côté ; je ne l'ai-

mois point ; mais c'étoit le père de mon enfant ; il n'avoit pas fait mon bonheur, mais je lui devois le titre sacré de mère..... Je pleurai donc en le quittant. Ecbert suivit le prince ; j'emmenai Betzi en Toscane ; et avec une partie de la somme que m'avoit laissée l'adorable Théolinde, j'achetai, à une demi-lieu de Florence, une charmante retraite, dont le produit suffisoit abondamment à nos besoins ; je placai le reste de ma petite fortune chez un négociant fort riche, dont la probité m'étoit connue. Après avoir arrangé ainsi mon existence, je me livrai avec ardeur à l'éducation de ma fille. Grâce aux bienfaits de notre généreuse protectrice, Betzi devoit être riche pour son état ; je crus donc pouvoir lui transmettre les talens que j'avois re-

çus moi-même, malgré l'obscurité de ma naissance. Je possédois la musique, le dessin, les arts d'agré-ment; j'enseignai tout cela à ma fille elle avoit beaucoup de goût et de dis positions pour l'étude; elle répon-dit à mes soins, et fit de si grand progrès, qu'à quinze ans je n'eu plus rien à lui enseigner.

« A cette même époque, le dési de travailler sans distraction à l'é-tude de la peinture, amena dan notre voisinage un jeune artiste nommé Angélico Frazer; son père étoit Irlandais, et cousin de mon époux. J'accueillis le jeune Frazer comme un ami; bientôt il aima sa cousine avec ardeur, et me conjura de lui permettre d'espérer : sa for-tune n'étoit point faite, mais il avoit beaucoup de talens, et ha-bitoit

bitoit un pays où les arts ouvrent facilement à leurs nourrissons les portes du temple de la fortune. Betzi aimoit Angélico, pouvois-je être inflexible ! Je promis à ces deux tendres amans de les unir, aussitôt que le jeune peintre auroit fait un tableau digne de remporter le prix à l'académie de Saint-Luc. L'amoureux Frazer partit pour Rome ; il parcourut différentes villes d'Italie, travailla beaucoup, étudia encore plus les grands maîtres de l'art, tenta différens essais, et parvint enfin à composer un chef-d'œuvre qui fut couronné. Avec quelle ivresse Betzi et moi nous apprîmes cette nouvelle ! Angélico, fier de son triomphe, osa réclamer un prix plus doux ; j'avois donné ma parole, elle étoit sacrée.

Je me disposois à unir ces deux tendres amans, lorsqu'un coup de foudre vint détruire leur bonheur et le mien.

CHAPITRE III.

« Au moment où je faisois d'inutiles recherches pour découvrir ce que pouvoit être devenu le père de Betzi, afin d'obtenir son consentement à l'hymen d'Angélico, Ecbert Donald m'apparut lui-même comme un fantôme menaçant ; il revit avec indifférence sa compagne et sa fille, repoussa même les innocentes caresses de la pauvre Betzi; et après avoir jeté parmi nous l'épouvante ainsi que la douleur, par son inconcevable dureté, il me révéla sans témoin, le motif de son brusque retour, en m'annonçant à quel prix je pouvois

compter sur le repos et sur le salut de mon existence. A l'horrible proposition d'Ecbert, mon sang se glaça dans mes veines; enchaînée par un serment redoutable, je ne pouvois parler. J'essayai de fuir, sans faire connoître à personne les causes de mon expatriation : une courte absence de Donald, dont j'ignorois le motif, me donna l'espérance de dérober ma tête et celle de Betzi aux coups de la vengeance.

« Je quittai précipitamment mon modeste ermitage, emportant avec moi le fruit de mes épargnes et quelques bijoux. Angélico Frazer, que j'instruisis secrètement de la nécessité où j'étois de fuir un cruel époux, le tendre Angélico voulut veiller sur notre sort, et me conjura de ne point disposer de la

main de Betzi, mais de la lui conserver jusqu'au moment fortuné où, par son travail assidu, il auroit gagné de quoi subvenir aux besoins de son petit ménage : la douce Betzi lui jura une constance éternelle. Angélico me proposa de choisir pour asile les montagnes du Jura, où son père possédoit une petite chaumière qu'il désiroit vendre, mais qu'il l'engageroit à ne point s'en défaire aussi longtemps que j'aurois besoin d'un toit hospitalier. Je remerciai Angélico, et demandai combien valoit la chaumière; le prix n'excédoit point la somme que je possédois; je vins m'y établir; Angélico nous y installa, et prit ensuite la route de Paris, se flattant que dans cette immense capitale, son titre de peintre

italien lui procureroit de l'ouvrage et des succès.

« Pendant long-temps le sort parut vouloir tromper ses espérances et les vœux de l'amour; en bute à la misère, faisant d'inutiles efforts pour sortir de l'obscurité, sans gloire et sans occupations importantes, Angélico végétoit tristement, lorsqu'un heureux ou plutôt funeste hasard lui procura la connoissance d'un riche seigneur de la cour, nommé le maréchal de Surgères. Protecteur éclairé des arts, sensible à l'infortune, délicat et généreux envers le talent privé d'appui, ce fut sous ces nobles traits que la renommée peignit le maréchal aux regards d'Angélico : ses premières relations avec ce seigneur parurent devoir confirmer d'aussi

flatteuses espérances, et quelques ouvrages de peu de valeur, payés avec munificence, firent croire au pauvre Frazer que s'il pouvoit faire renaître les talens de Raphaël, comme ce prince des peintres, il retrouveroit un second Médicis.

« Après une étude attentive du caractère de son jeune protégé, le maréchal lui dit un jour qu'il désiroit avoir dans sa galerie un tableau de chevalet d'une composition gracieuse et allégorique, au choix du peintre; mais que craignant qu'il n'eût pas les fonds nécessaires pour commencer cette entreprise, il lui remettoit deux mille écus, à condition que dans l'espace de six mois le tableau seroit placé dans sa galerie, ou les fonds prêtés remis à son banquier. An-

gélico accepta le marché, signa le dédit, reçut l'argent : une fois en possession de cette somme (la plus considérable qu'il eût jamais eue entre les mains), il sentit naître dans son âme une soif ardente de l'or, un dégoût invincible pour le travail, et un désir immodéré de se procurer par lui-même, sans avoir recours à son art, les jouissances du luxe. De faux amis, ceux-là même qui l'avoient abandonné au jour de sa détresse, se rapprochèrent du jeune Frazer, lorsqu'ils surent qu'il possédoit un petit trésor : égaré par leurs perfides conseils, Angélico abandonna son atelier, négligea son protecteur, et on ne le vit plus que dans ces antres infernaux, où la jeunesse crédule ne trouve que la honte,

lorsqu'elle vient y chercher la fortune. Le maréchal, instruit de la conduite de son protégé, tenta d'inutiles efforts pour l'arracher à sa perte; il lui rappela leurs conventions, annonça qu'il seroit inflexible, et qu'à l'époque convenue il lui faudroit les deux mille écus ou le tableau. Rendre la somme, n'étoit plus au pouvoir d'Angélico; de ses mains elle avoit passé dans celles du banquier d'une maison de jeu : se mettre à l'ouvrage, étoit le seul parti qui restât au pauvre Frazer; mais les fleurs de son imagination étoient fanées, sa palette étoit sans couleurs, et ses pinceaux sans magie : il tenta en vain des efforts passagers pour redevenir l'émule de l'Albanne et du Corrège; les amours et les grâces

avoient fui l'atelier si long-temps désert du transfuge des beaux-arts.

« Le moment fatal arriva ; le tableau n'étoit point fait ; l'arbitre du sort d'Angélico alloit prononcer : Frazer, tremblant, se jeta aux pieds du maréchal ; il avoua son délire, promit de tout réparer, demanda du temps. M. de Surgères accorda encore six mois, et une nouvelle somme, mais bien modique, pour les premiers frais. Angélico se crut sauvé : inutile condescendance ! l'infortuné avoit bu dans la coupe empoisonnée de la plus fatale des passions : il étoit joueur : sa nouvelle conduite fut en tout semblable à la première. Au terme prescrit, M. de Surgères, irrité, s'arma de ses droits ; Angélico fut jeté dans une prison

obscure, et confondu avec les malheureux que la rigueur de leur sort ou l'imprudence de leur conduite met hors d'état de remplir leurs engagemens.

« Lorsque ma fille apprit le malheur de Frazer, je crus qu'elle succomberoit à l'excès de sa douleur : pour l'adoucir, je me défis du peu de bijoux qui m'étoient restés ; j'envoyai le produit de cette vente à M. de Surgères, avec une lettre des plus touchantes en faveur du pauvre Angélico. Le maréchal me renvoya l'argent, me disant qu'il lui falloit son tableau, ou toute la somme qu'il avoit avancée au jeune Frazer ; que si ce dernier avoit réellement le désir de s'acquitter envers lui, ses protecteurs lui en fourniroient les moyens,

en lui procurant la facilité de travailler. Depuis cette lettre, je n'ai point reçu de nouvelles de M. de Surgères. Angélico est toujours en prison : une main bienfaisante, mais inconnue, lui procure des copies de tableaux qui sont bien payées; il nous écrit souvent. Le malheureux paroît supporter son sort avec courage; il conserve avec soin l'argent qu'il gagne : de mon côté, je lui fais passer tout celui que nous procure un travail opiniâtre. Souvent Betzi et moi nous passons la nuit entière à broder ou à filer; nos ouvrages se vendent à St.-Claude; et nous sommes bien récompensées de nos pénibles sacrifices, lorsque nous pouvons nous dire : Grâce à nous, Angélico passera un jour de moins dans son affreuse demeure.

CHAPITRE IV.

« Tu peux juger, mon cher Alphonse, continua le comte de Florange, avec quel intérêt j'écoutai le récit de la courageuse Valentine; elle avoit cessé de parler que je croyois encore l'entendre. Lorsqu'elle eut fini sa triste histoire : mistriss Donald, lui dis-je, c'est le ciel qui m'a envoyé, au jour de la tempête, vers cette montagne solitaire, pour réparer les mauxque vous fait souffrir l'écuyerdu lord Fergusson. Je ne saissi on vous a dit que ce prince eut une sœur; c'est elle qui me donna le jour; je dois donc, puisqu'une partie du sang d'Oswald



coule dans mes veines, adoucir de tout mon pouvoir les chagrins que vous cause votre union avec Ecbert : voici mon portefeuille ; les effets qu'il contient sont à vous ; qu'ils deviennent la dot de l'aimable Betzi, et qu'au jour du bonheur, sa mère ainsi que son époux associent mon nom au souvenir de Théolinde. Puis-je oublier que sa fille, si le ciel l'avoit conservée aux vœux de ses parens, auroit dû être ma compagne : promis dès le berceau l'un à l'autre, l'amour sans doute eût encore plus uni nos cœurs que l'hymen nos destinées : le ciel ne l'a point voulu ; que du moins le bonheur d'une famille vertueuse..... Seigneur, interrompit Valentine respectueusement, je ne puis accepter vos dons, puisqu'il m'est défendu de

vous dire la vérité toute entière.
— J'en sais assez : courageuse mistriss Donald, je vous quitte; le calme est rendu à la nature ; puisse-t-il, femme intéressante, rentrer aussi dans votre cœur ! Ne vous occupez point du sort d'Angélico ; il devient l'objet de mes sollicitudes, puisqu'il doit un jour être votre fils : avant peu vous le reverrez sous ce même toit rustique où je reçus l'hospitalité ; alors parlez ensemble d'Azorello, et dites : Il est heureux, car il a fait notre bonheur.

« Comme j'achevois ces derniers mots, et que je me disposois à partir, Betzi rentra ; et après m'avoir demandé d'une voix aussi douce qu'harmonieuse, si je n'avois pas passé une bien mauvaise nuit dans une aussi pauvre chaumière, elle se

plaça près de son rouet. En voyant tant de jeunesse, de malheur et de constance, je me sentis pénétré d'un sentiment de respect impossible à décrire : Heureux Angélico, murmurai-je tout bas, puisse-tu sentir le prix du trésor que tu vas posséder, et lui payer en respect et en bonheur le prix de tant d'amour!

« Après avoir pris congé de Valentine et de sa fille, je me rendis avec Comtois à la première poste, où je pris des chevaux qui nous conduisirent à Saint-Claude. Arrivé dans cette ville, j'allai trouver un des chanoines nobles, dont j'étois parent ; je lui empruntai une voiture; ensuite je pris la route de Paris, en laissant derrière moi les débris de ma calèche, dont je m'inquiétois fort peu, jugeant bien

qu'elle étoit hors d'état de servir.

« Mon premier soin, en arrivant à Paris, fut de me rendre chez M. de Surgères, afin d'acquitter la dette d'Angélico. Le maréchal ne me connoissoit que de nom; je n'avois jamais été présenté chez lui; je savais qu'il avoit une compagne encore jeune, et une fille dans tout l'éclat de ses charmes, qu'on rencontroit peu et dont personne ne parloit; car les vertus modestes ne procurent point de gloire dans le monde.

« Introduit auprès du maréchal, je trouvai un homme simple, froid, mais extrêmement poli; il écouta sans enthousiasme le récit de mon aventure dans les montagnes du Jura, ne parut ni surpris ni ému de la conduite et des malheurs des

deux habitantes de la chaumière; et lorsque j'eus terminé ma narration par l'offre de rendre les deux mille écus au moment où il me remettroit l'engagement d'Angélico, M. de Surgères me répondit tranquillement : Vous êtes venu trop tard. — Oh ciel! m'écriai-je, l'infortuné seroit mort? — Doucement, reprit le maréchal toujours avec sang froid, vous prenez les choses trop au tragique : mon intention n'avoit jamais été d'enfermer pour le reste de ses jours Angélico Frazer dans l'espèce de tombeau où son imprudente passion l'avoit conduit; je ne voulois que le corriger, en lui laissant savourer sans distraction, pendant quelque temps, l'amertume des fruits que porte l'arbre du vice. J'avois fixé en moi-même la durée

de sa punition; je croyois que nulle puissance humaine n'auroit assez d'empire sur mon cœur pour obtenir une minute plutôt sa liberté; j'ignorois que les anges du ciel enverroient près de moi la plus parfaite de leurs intelligences, pour solliciter la grâce de Frazer.

« Frazer est donc libre depuis deux jours; sur la route que vous venez de parcourir, il vole où l'amour l'appelle. Puissent la sagesse et la prudence diriger à l'avenir ses pas dans la carrière du monde! et puisse-t-il, pour le bonheur de sa compagne, ainsi que pour son propre repos, oublier jusqu'au nom du penchant qui lui fut si funeste!

« Ainsi me parla M. de Surgères. Ce dénouement imprévu, en cal-

mant mes sollicitudes sur le sort d'Angélico , ne satisfit point entièrement mon cœur; j'aurois voulu que l'amant de Betzi n'eût dû qu'à moi sa liberté, son bonheur; j'aurois désiré aussi le connoître, lui parler de son amante, de sa mère, et recommander à ses soins ces deux femmes si intéressantes ; mais le sort trompoit à cet égard mon vœu le plus cher. Mécontent d'être arrivé trop tard, je demandai à M. de Surgères des détails sur la personne qui avoit eu sur lui le glorieux pouvoir de détruire un projet irrévocable ; le maréchal sourit de la vivacité de mes questions : C'est une femme jeune et belle, me répondit-il; dédaignant les éloges de la flatterie, les bénédictions des infortunés qu'elle sou-

lage, voilà le concert le plus harmonieux pour elle ; mais aussi modeste que généreuse, et aussi pure que belle, cet ange du malheur cache le secret de ses vertus sous le voile du mystère, et celui de son existence dans la retraite la plus profonde ; elle pense avec Saadi, que le cœur sensible du sage est un trésor dont les malheureux et l'amitié doivent seuls avoir la clef. — Ainsi, lui dis-je tristement, je ne la connoîtrai jamais ? — Cela seroit possible. — Si vous me permettiez de venir quelquefois respirer près de vous l'air pur et bienfaisant de la vertu.... — Venez me voir, j'y consens ; mais n'espérez pas saisir cette ombre aérienne : celle qui vous occupe ne plane point autour de moi. — Je pour-

rois la voir sans la connoître, alors vous ne trahiriez point son secret; mais mon cœur, j'en suis sûr, le devineroit. — Je vous l'ai dit, et je vous le repète, je n'ai vu ici cette femme céleste qu'une seule fois; je ne dois jamais la revoir chez moi, et vous passeriez votre vie en ces lieux que vous ne l'y rencontreriez point. Affligé de cette assurance, je quittai M. de Surgère, mécontent de notre entrevue, et encore plus mécontent de moi.

CHAPITRE V.

« Pendant quelque temps je fis de longues et fréquentes visites à M. de Surgères, sans qu'il eût l'air de penser à m'offrir de me présenter à la maréchale, ainsi qu'à sa fille; je venois le voir le matin, je passois plusieurs heures avec lui, nous causions des arts et de la littérature; toujours unis, rarement d'accord, mon esprit s'éclairoit au flambeau lumineux de sa raison. M. de Surgères me prêtoit des livres, exigeoit de moi une critique judicieuse de mes lectures, me faisoit analiser mes sensations, rectifioit mes jugemens, dirigeoit mes opi-

nions; et sans éteindre le flambeau brillant de l'imagination, il m'apprenoit, en observateur habile, à distinguer les branches parasites qui épuisent la séve de l'esprit, de celles qui doivent un jour couronner cet arbre majestueux de fleurs et de fruits. Fier de ses suffrages, enorgueilli de ses soins, jaloux de son estime, je tournai vers la reconnoissance et l'amitié toutes les facultés d'aimer que mon cœur brûlant a reçues de la nature; j'oubliai cette inconnue que je ne devois jamais rencontrer, mais dont l'image séduisante avoit un instant ébranlé ma raison. Tout entier aux plaisirs solides que procure l'amitié d'un sage, mon âme, avide d'émotions, se reposoit doucement entre la lecture de Platon, et les discours philosophiques

losophiques de M. de Surgères. Le temps s'écoula ainsi; j'étois heureux d'un bonheur bien singulier pour un homme de mon âge, car je vivois tous les jours sous le même toit qu'une femme jeune et belle, et je n'avois pas encore éprouvé le moindre désir de la connoître.

« Un jour que notre conversation s'étant prolongée plus tard qu'à l'ordinaire, j'avois renvoyé mon cocher, en disant que je retournerois chez moi à pied, un orage affreux éclata au moment où j'allois partir : ce tonnerre et ces éclairs me rappelèrent les montagnes du Jura; je n'avois pas entendu gronder la foudre depuis le moment où j'avois quitté la chaumière de Valentine; je songeois à Betzi, à son amant, au pouvoir

magique de la mystérieuse inconnue que je ne devois jamais rencontrer; un soupir accordé aux rêves de l'imagination, en dépit de l'austère philosophie, m'échappa; je ne sais si le maréchal lut dans mon cœur, mais il prit ma main avec affection, et me dit : Le temps est affreux, vous ne pouvez partir; restez avec nous. — Mais, lui dis-je avec embarras, je n'ai pas eu l'honneur d'être présenté à madame la maréchale. — Elle vous connoît malgré cela, ainsi qu'Eulalie; en leur disant que je vous aimois, n'étoit-ce pas vous peindre à elles d'un seul mot? En achevant cette phrase énergique, M. de Surgères m'entraîna chez la maréchale. Eulalie, assise près de sa mère, travailloit à une layette pour de pau-

vres enfans ; son père m'avoit prévenu de ses touchantes occupations. La renommée m'avoit instruit de son éclatante beauté ; je m'attendois à être tour à tour subjugué, attendri ; je n'éprouvai ni l'une ni l'autre de ces deux sensations. Madame de Surgères me reçut avec une bonté prévenante, Eulalie avec une réserve sans embarras, et une timidité sans gaucherie : plusieurs fois je surpris son œil bleu et touchant fixé sur moi avec intérêt. Le regard d'Eulalie a beaucoup d'expression, cependant il ne fit point battre mon cœur, comme il palpite encore au souvenir de la libératrice d'Angélico. Le reste de cette journée s'écoula sans aucun incident. Le lendemain je retournai chez M. de Surgères ; il ne me re-

3..

tint pas, car je ne pensai point à le quitter. A l'heure où l'on sert, il me dit gaîment : Voyons si la toilette de ces dames est faite. En traversant la salle à manger, j'aperçus mon couvert placé à côté de celui du maréchal ; je lui serrai la main, nos cœurs s'étendirent, et je ne le quittai que le soir.

« Pendant plusieurs mois, je passai ma vie à l'hôtel de Surgères ; je vis Eulalie à tous les instans ; je la trouvai sans vicissitude comme sans nuage, toujours belle, toujours vertueuse, toujours calme : rien n'altéroit l'innocente sérénité de cette âme angélique et pure. Je n'allai plus dans le monde ; je m'étois uniquement concentré dans la société du maréchal, lorsque j'appris que la critique jalouse et mé-

chante versoit les poisons de la calomnie sur mes assiduités à l'hôtel de Surgères. Affligé d'avoir pu contribuer à nuire au repos ainsi qu'à la réputation de l'innocente Eulalie, je résolus de sacrifier mon bonheur à sa gloire, en la fuyant pour jamais.

« En conséquence de cette résolution, que je regardai comme le chef-d'œuvre de la sagesse humaine, je refusai de suivre M. de Surgères dans le château où il alloit passer la belle saison, et je lui appris que j'étois résolu d'entreprendre, pendant le temps de son absence, un voyage de long cours. Pendant cette déclaration, la figure du maréchal se rembrunit plusieurs fois : lorsque j'eus terminé la courte harangue que j'avois eu tant de peine à pronon-

cer, M. de Surgères me dit : M. de Florange, promettez-moi d'être sincère. — M. le maréchal, je le fus toujours avec vous. — Est-ce le désir ou l'espérance de découvrir la libératrice d'Angélico, qui vous fait quitter votre patrie ? — Non, M. le maréchal. — Pourquoi donc abandonner vos amis ? Subjugué par l'accent de bonté, que M. de Surgères savoit si bien prendre, je tombai à ses genoux, et je lui dis l'entière vérité. Le maréchal me releva, et me serrant contre son cœur : Azorello, me dit-il, parlez-moi sans crainte, parlez à votre meilleur ami ; Eulalie vous est-elle chère ? sa possession vous donneroit-elle le bonheur ? En réponse à tant de bonté, j'ouvris mon âme au père d'Eulalie. Satisfait de ma confiance,

il me dit : Je suis tranquille sur le sort à venir de ma fille, et je confie sans crainte son bonheur aux paisibles sentimens qu'elle vous inspire ; ils sont un garant plus sûr de sa félicité, que les tumultueux transports d'un amour passionné : trop heureuse la jeunesse, si elle se laissoit toujours diriger dans les routes difficiles de la vie, par l'expérience et la sagesse des guides que la nature ou l'amitié lui donnent. Le jour même, je fus présenté à mademoiselle de Surgères sous le titre de son futur époux ; et c'est ainsi, mon cher Alphonse, que j'ai obtenu la promesse d'être uni, sous le plus court délai, à la plus vertueuse comme à la plus belle héritière de France. »

CHAPITRE VI.

Lorsque M. de Florange eut fini une narration qui avoit vivement excité l'intérêt ainsi que la curiosité du baron de Blainville, celui-ci demanda au jeune comte s'il ne s'étoit pas, depuis son retour en France, occupé, dans ses rêveries, du souvenir de la mystérieuse libératrice d'Angélico. Je dois avouer, répondit son ami, que quelquefois, et bien malgré moi, j'éprouve le désir de connoître cette femme séduisante qui a eu le pouvoir d'inspirer au plus sage des mortels un enthousiasme dont je n'aurois jamais cru le maréchal de Surgères susceptible;

souvent, dans nos conversations ensemble, je lui ai reparlé de l'ange du malheur, car ce n'est que sous ce nom qu'il me l'a fait connoître, et toujours M. de Surgères s'attendrit à son souvenir. — N'avez-vous pas recueilli d'autres détails sur cette beauté mystérieuse? — Aucun; même depuis l'instant où j'ai été présenté à la belle Eulalie, je remarque facilement que son père éloigne avec adresse le souvenir de sa jeune amie, de nos paisibles entretiens. — Comment ne l'avez-vous jamais rencontrée auprès de votre future compagne? — Eulalie ne possède d'autre amie que sa mère, et ne voit point d'autre société. — Leur maison ne doit pas être très-agréable. — Elle convient à mes goûts. — Azorello, dites plutôt à

vos opinions. Vous fuyez l'amour; vous craignez la séduction; les talens, chez les femmes, vous épouvantent, et vous ne songez pas que peut-être un jour l'ennui, ce supplice affreux des imaginations vives et passionnées, viendra dans les bras d'Eulalie vous poursuivre et vous assaillir : alors, enchaîné sans retour au sort d'une femme qui n'aura reçu de la nature aucun moyen de plaire, que ferez-vous? — Je serai calme, paisible, irréprochable; je ne serai pas tout-à-fait malheureux. — Oui, si vous n'aviez pas entendu parler d'un autre objet plus aimable, plus séduisant, mais cette inconnue.... — Je ne m'occupe plus de son souvenir : depuis l'instant où j'ai promis ma main à mademoiselle de Surgères,

j'ai banni de mon âme toute pensée étrangère aux devoirs que je vais contracter. — C'est grand et généreux. M. de Florange parla d'autre chose. Son ami n'insista plus sur des observations qui paroissoient déplaire au jeune comte, mais il se promit bien de chercher à découvrir le mystère de l'existence de la libératrice d'Angélico.

Les efforts de M. de Blainville à ce sujet furent inutiles; tout ce qu'il put découvrir par le concierge du Châtelet, c'est que la jeune dame qui venoit visiter les prisonniers étoit Anglaise, toujours voilée; qu'elle paroissoit riche, et attachoit beaucoup d'importance à n'être pas connue; qu'une seule femme suivoit ses pas, et que l'étrangère ne s'entretenoit jamais avec elle que dans

un dialecte barbare. Le curieux Alphonse, peu satisfait de ces légers renseignemens, se promit bien de chercher à s'en procurer de plus étendus. Sans en parler à M. de Florange, le baron ne s'occupa, pendant plusieurs jours, que du soin d'épier les démarches de la beauté mystérieuse qu'il brûloit de connoître. Long-temps ses peines furent inutiles et ses démarches infructueuses; mais un jour il vit arriver à la porte du Châtelet la personne que le concierge lui avoit désignée pour être la libératrice d'Angélico. L'étrangère étoit vêtue de blanc; un grand voile de mousseline, à franges d'argent, cachoit ses traits; sa démarche étoit noble, sa taille élevée, son aspect majestueux; elle passa en silence devant le baron, et entra

dans l'asile de la douleur sans proférer une seule parole. Alphonse étoit hors de lui : le désir, l'espérance, la curiosité, l'intérêt, tout agitoit son cœur; il attendit long-temps le retour de l'inconnue; il vouloit suivre ses pas, découvrir où elle demeuroit, et connoître celle qui ne sembloit vivre que pour le bonheur des autres. Enfin la dame voilée reparut, s'appuyant sur le bras de sa compagne; elle paroissoit triste, fatiguée; elles glissèrent toutes les deux comme des ombres légères devant Alphonse, et s'éloignèrent. M. de Blainville suivit leurs pas; l'inconnue marcha long-temps en silence; enfin elle adressa quelques mots à sa compagne : le baron, assez près d'elle, distingua le charme harmonieux de la plus douce voix,

mais il reconnut sans peine que la libératrice d'Angélico parloit un dialecte montagnard, inintelligible pour lui. Après avoir suivi longtemps les traces de nos étrangères, Alphonse les vit s'arrêter devant une voiture très-simple, sans armoiries; un domestique qui n'avoit point de livrée, ouvrit la portière; l'inconnue monta d'un pas léger; sa compagne se plaça sur le devant; le laquais reçut et transmit au cocher les ordres dans le même dialecte barbare qui avoit paru si harmonieux au sensible Alphonse, lorsqu'il l'avoit entendu dans la bouche de la libératrice d'Angélico. La voiture partit avec vitesse, et il devint impossible à M. de Blainville de continuer ses observations curieuses sur la destinée de la belle inconnue.

CHAPITRE VII.

De retour auprès de son ami, Alphonse se hâta de l'instruire des recherches qu'il avoit faites, et du demi-succès qu'il avoit obtenu. Comme il s'étoit écoulé plusieurs semaines depuis l'instant où le comte de Florange avoit fait part au baron de Blainville de l'histoire du peintre italien, Azorello croyoit que son jeune ami n'avoit donné aucune suite à cette affaire, et que le souvenir de la mystérieuse inconnue n'avoit fait aucune impression sur Alphonse. Qu'on juge donc de l'étonnement du comte, en apprenant les peines que M. de Blainville

s'étoit données pour poursuivre un objet presque fantastique.

Le comte de Florange fut blessé, inquiet, malheureux; il vouloit bien renoncer à l'idée de la libératrice d'Angélico, mais il ne vouloit pas qu'un autre s'en occupât, et que cet autre fût son ami; d'ailleurs, depuis l'instant où le jeune comte avoit fait part à M. de Blainville de sa prochaine union avec mademoiselle de Surgères, il s'étoit fait dans les idées, dans le cœur et dans la situation morale d'Azorello une révolution extraordinaire; le nuage léger, qui d'abord avoit charmé son imagination brillante sans ébranler sa raison, venoit, par un incident inattendu, de prendre une forme réelle à ses regards surpris. Le sensible Azorello cachoit un nouveau secret

à son ami ; car il lui étoit pénible d'avouer que les vertus simples et naïves de la compagne qu'il s'étoit choisie ne suffisoient plus à son bonheur, et qu'en dépit de l'austère raison l'amour le plus romanesque commençoit à subjuger son cœur.

M. de Blainville s'aperçut aisément que son ami faisoit de vains efforts pour lui cacher ce qui se passoit dans son âme ; il devina une partie de la vérité ; il n'en fut point triste, car il n'avoit point de projet fixe sur l'inconnue, et désiroit plutôt la découvrir pour le bonheur de son ami que pour le sien. Alphonse étoit noble, généreux et sensible jusqu'à l'exaltation ; il chérissoit Azorello comme un frère ; il auroit sans hésiter fait le sacrifice de sa vie pour assurer la

félicité de celle de M. de Florange; il étoit bien convaincu qu'en dépit des conseils prudens de M. de Surgères, l'amour auroit la plus grande influence sur le sort du comte de Florange, et que cette passion tyranniquement souveraine du cœur d'Azorello ne lui seroït point inspirée par la modeste Eulalie.

Tandis que ces rapides réflexions se présentoient en foule à l'imagination active de M. de Blainville, le jeune comte cherchoit inutilement un prétexte pour amener la confidence qu'il vouloit faire à son ami, et n'en trouvoit pas. Alphonse, devinant son embarras, en fut affligé; mais s'apercevant bien que l'heure de la confiance n'avoit pas encore sonné, il quitta M. de Forange, se promettant de saisir l'occasion de

renouer un entretien nécessaire au repos de son ami.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que M. de Blainville pût rencontrer le comte de Florange seul : ce dernier sembloit multiplier à dessein des occupations qui, en lui enlevant tout son temps, ne lui permettoient plus, comme autrefois, d'avoir avec Alphonse ces longs entretiens si doux aux cœurs des vrais amis. M. de Blainville gémissoit de ce changement; il étoit alarmé aussi de celui qu'il remarquoit dans le caractère du comte de Florange; il le voyoit triste, malheureux, et poursuivant cependant avec ardeur les préparatifs de son hymen avec mademoiselle de Surgères. L'inquiet Azorello, pour échapper à l'idée persécutrice qui sembloit

s'être emparée de son imagination comme de son cœur, pressoit l'accomplissement d'une destinée qui ne devoit pas lui donner le bonheur : c'étoit en vain que M. de Blainville le conjuroit d'attendre, de ne point se presser ; à toutes ces instances le comte de Florange lui opposoit la sainteté des promesses qu'il avoit faites au maréchal, et la douleur qu'il causeroit à ce vieillard respectable, s'il paroissoit avoir changé de désirs au sujet de son mariage avec sa fille.

Cependant le temps s'écouloit ; celui fixé pour l'imposante cérémonie approchoit rapidement ; Alphonse n'obtenoit pas plus de confiance de la part de son ami, et avoit continué sans succès ses recherches, pour découvrir la libéra-

trice d'Angélico. En vain son zèle infatigable avoit-il parcouru tour à tour les asiles du plaisir, les sanctuaires de la douleur, les temples de la piété; nulle part la mystérieuse inconnue ne s'étoit offerte à ses démarches empressées; inutilement aussi Alphonse avoit-il demandé au comte de Florange de suspendre son union avec mademoiselle de Surgères, jusqu'au moment où ses recherches sur l'inconnue lui prouveroient qu'il falloit renoncer à cette chimère d'une brillante imagination. Azorello sourioit péniblement, lorsque son ami lui parloit de la libératrice d'Angélico, et il répondoit avec embarras : Ce souvenir n'est qu'une folie : seroit-il digne de moi de lui sacrifier un avenir de repos,

si ce n'est de bonheur ? — Mon ami, mon ami, répétoit toujours le prudent Alphonse, ton âme énergique et tendre a besoin, il est vrai, du repos de la vertu, mais elle soupire aussi après le bonheur de l'amour, et tu ne trouveras jamais ces deux félicités auprès de mademoiselle de Surgères. M. de Florange, en écoutant le baron de Blainville, soupiroit, et se hâtoit d'échapper aux accens de la voix de l'amitié, pour ajouter tous les jours un anneau de plus à la chaîne du devoir qui l'attachoit à la fille de son respectable ami.

CHAPITRE VIII.

Tous les obstacles qui s'opposoient à l'union du comte de Florange avec mademoiselle de Surgères étant enfin applanis ; malgré les conseils réitérés du baron de Blainville, et ses prophétiques menaces d'un long repentir, Azorello, d'après les désirs du maréchal, désigna le jour de la signature des articles du contrat. Au moment fixé pour cette importante cérémonie, qui fait souvent un despote et une victime, le baron de Blainville, qui devoit y assister, se rendit chez le comte de Florange, afin d'avoir avec son ami une dernière

conversation sur le véritable état de son cœur. Alphonse trouva le jeune comte plus ému que fâché du retard apporté à l'acte qui devoit lier son sort : un exprès venoit d'arriver à l'instant de l'hôtel de Surgères, pour instruire M. de Florange qu'une indisposition subite, sans être alarmante, forçoit la maréchale à remettre à un autre jour la signature du contrat de mariage de sa fille. Le baron respira en apprenant cette nouvelle : Le ciel en soit loué, dit-il ; encore un retard. — M. de Florange sourit: Vous n'y gagnerez rien, lui dit-il. — Qui sait ; quelquefois les obstacles sont les organes de la volonté du ciel. Azorello soupira. Ensuite il s'établit entre lui et Alphonse une conversation remplie, comme celles

celles d'autrefois, de confiance et d'amitié.

Insensiblement, et presque sans s'en apercevoir, les deux amis parlèrent en même temps de la libératrice d'Angélico. M. de Florange, entraîné par une force irrésistible, ne pouvant vaincre un souvenir trop cher, se livra au dangereux plaisir de retracer à son ami la peinture séduisante que M. de Surgères lui avoit faite de la jeune bienfaitrice du peintre italien. Cher Azorello, répondit Alphonse, l'enthousiasme que t'a inspiré cette inconnue mystérieuse me prouveroit, si j'avois pu en douter jusqu'à ce jour, que tu es organisé par la nature de manière à ressentir avec force l'influence des passions. — Je le crois aussi, et c'est pour éviter ce mal-

heur, que je me hâte d'enchaîner mon sort à celui d'une femme qui ne m'inspire qu'un sentiment doux et tendre : lorsque j'aurai posé la barrière du devoir entre l'amour et moi, je connois mon cœur, je suis bien sûr qu'il ne cherchera point à se soustraire au droit sacré de l'hymen. — Je pense comme toi; je sais que l'honneur et la vertu seront toujours chers au cœur de mon ami, et je ne suis pas inquiet sur le bonheur de la compagne que tu choisis; mais toi, cher Azorello, l'idée vague et confuse de la femme céleste que M. de Surgères a eu l'imprudence de te peindre sous des couleurs si séduisantes, ne troublera-t-elle pas ce repos que tu cherches dans les bras de la modeste Eulalie? Je crains que tes vœux n'appellent

cette inconnue, qui fit la première battre ton cœur. — Mais, Alphonse, il faudroit que je fusse insensé; je ne connois point la libératrice d'Angélico; j'ignore le rang qu'elle occupe dans le monde; je suis destiné sans doute à ne jamais la recontrer : ce seroit donc une véritable folie à moi de me laisser charmer par une chimère à laquelle mes vœux les plus constans ne sauroient parvenir à donner une forme réelle. — Mais ne seroit-il pas possible, en interrogeant encore M. de Surgères.... — J'ai vu clairement que mes questions l'importunent. — Il faut essayer de faire parler ses gens. — Fi donc; les engager à trahir un secret qui fut peut-être confié à leur foi! ce procédé seroit indigne. — Je désirerois pourtant connoître cette

beauté mystérieuse qui se cache, à ce qu'il paroît, à tous les regards, et qui a reçu du ciel l'heureux pouvoir d'attendrir tous les cœurs, du moins si j'en juge par l'effet qu'elle a produit sur M. de Surgères. — Il est vrai que le maréchal m'en a parlé avec un enthousiasme qu'il n'a peut-être ressenti que pour cette inconnue; car il est bien calme, bien impassible. — Il a été ému! donc cette femme est un prodige; et il faut que je découvre l'asile impénétrable qui la dérobe à tous les regards. — Alphonse, laisse là cette idée, qui ne pourroit qu'être dangereuse pour mon repos et pour celui d'Eulalie. — Mais, Azorello, mademoiselle de Surgères ne nous épouse pas tous les deux; je n'ai pas d'engagement, je ne redoute pas

les grandes passions, et je n'enchaîne pas ma liberté, dans la crainte de l'amour; ainsi tu vois que je puis, sans nul danger, nourrir la chimère romanesque dont tu m'as inspiré l'idée. Mon ami, nouveau dom Quichotte, je vais chercher par terre et par mer la princesse du Toboso; si je la trouve avant que tu sois enchaîné sans retour, et qu'en voyant ces appas incomparables tu regrettes de ne point les posséder; si tu as le bonheur de plaire, comme je n'en doute point, alors, mon ami, je te céderai mes prétentions sur ma brillante conquête, et je pourrai essayer de consoler la belle Eulalie de ton déloyal abandon; mais si tu es déjà le maître de sa destinée, tu ne pourras trouver mauvais que j'essaye de me faire aimer de la libéra-

trice d'Angélico. — Alphonse, je n'attendois que ton retour et le consentement du prince Oswald pour m'unir à mademoiselle de Surgères; l'amitié t'a rendu à mes vœux; au moment où tu m'as questionné, j'allois te confier les détails de ma prochaine union avec Eulalie : tout est prêt; les flambeaux de l'hymen s'allument pour ton ami. Cher Blainville, au nom des tendres sentimens que j'éprouve pour toi depuis que je me connois, ne me parle que d'Eulalie, ou laisse-moi ne m'occuper que des devoirs que je m'impose; ne souffre pas que ton ami en soit détourné par aucune chimère dangereuse. — Azorello, Azorello, pourquoi t'enchaîner si vite : l'hymen qui n'est pas une source de bonheur en devient une d'intarissables

amertumes. — Je l'ai promis à M. de Surgères; d'ailleurs, au moment où je lui jurai de devenir l'époux de sa fille, je ne savois point, je ne pouvois deviner quel empire une idée fantastique prendroit sur mon imagination, pour passer ensuite jusqu'à mon cœur. — Ainsi, tu me l'avoue, cette beauté.... — M'occupe beaucoup plus que je ne puis l'exprimer, surtout depuis un incident qui m'est arrivé il y a quelques jours — Azorello! et tu pouvois me laisser ignorer.... — Pardonne, Alphonse; je voudrois me cacher à moi-même à quel excès de délire je me laisse entraîner. Cette beauté mystérieuse ne m'est pas tout-à-fait inconnue; je possède un léger anneau de la chaîne de sa destinée. — Il se pourroit! — Ecoute, et juge

ma situation. J'avois presque entièrement oublié la libératrice d'Angélico, lorsque, il y a quelques jours, en allant à l'hôtel de Surgères, je fus arrêté par un mendiant, qui me supplia de l'excuser s'il avoit la hardiesse de m'adresser une question; je rassurai le pauvre, qui, après avoir regardé autour de lui avec crainte et embarras, tira de son sein un petit paquet, et me le présentant: Monsieur, me dit-il, comme vous êtes le riche et beau seigneur qui allez épouser mademoiselle de Surgères, vous devez sans doute connoître la jeune dame qui est venue, il a quelque temps, des prisons du Châtelet, demander à M. le maréchal la liberté d'un prisonnier; en entrant à l'hôtel, cet ange de miséricorde a laissé tomber cet anneau,

je l'ai ramassé; ensuite je l'ai attendue pour lui remettre ce bijou : la jeune dame est sortie apparemment par une autre porte, car je ne l'ai point revue. Depuis ce jour, je l'ai attendue inutilement, et j'ai conservé cet anneau, que je vous prie d'avoir la bonté de lui remettre ; je l'aurois bien rendu à M. de Surgères, mais je sais qu'il n'aime pas les pauvres, et qu'il nous traite tous de mendians ou de vagabonds. Je donnai à cet homme une forte récompense; je posai l'anneau sur mon cœur, et je revins chez moi, me sentant hors d'état de causer avec M. de Surgères.

4*

CHAPITRE IX.

De retour à mon hôtel, je tirai avec émotion mon précieux trésor; je l'ouvris, et trouvai un anneau symbolique, composé de pierres formant un nom : un rubis, une opale, un saphir, une émeraude, une marcassite et une agate, me parurent désigner le joli nom de Roséma. Enchanté de pouvoir du moins l'appeler dans mes rêveries, et de posséder quelque chose qui lui eût appartenu, je me rendis chez un bijoutier de confiance, et lui fis faire un anneau semblable en tout à celui de l'inconnue. Lorsque mes désirs furent satisfaits, je gardai l'anneau

de Roséma, et prenant celui que j'avois fait si bien imiter qu'on ne pouvoit distinguer l'un d'avec l'autre, je me rendis auprès du maréchal : il étoit seul; je lui racontai l'histoire du mendiant. Ce récit parut le frapper; il se saisit de l'anneau avec joie, et il lui échappa, dans le premier moment de surprise, de s'écrier : Douce Roséma, quel plaisir vous allez avoir! — Vous savez donc, lui dis-je en souriant, le nom de cette belle inconnue? — Oui, me répondit-il avec embarras, mais moi seul ici dois le savoir; je sais aussi que cet anneau est du plus grand prix pour elle, qu'il lui est extrêmement cher, et qu'elle est inconsolable de l'avoir perdu. — Mais si vous ne devez plus la voir, ajoutai-je, comment

pourrez-vous le lui faire remettre? — Que cela ne vous inquiète pas; Roséma est la reine des sylphes, et son génie favori s'empressera de lui rendre ce soir même cet anneau tant pleuré.

Quelques jours après, je voulus adresser des questions à M. de Surgères relativement à l'anneau de Roséma; le maréchal parla d'autre chose avec un air d'autorité qui ne me permit point de récidiver des demandes qui paroissoient lui déplaire beaucoup. J'aurois voulu ramener la conversation sur cet anneau qui m'occupoit tant; je craignois que Roséma se fût aperçue de l'échange, et je ne savois comment pénétrer ce mystère. Le hasard me servit mieux dans cette occasion que je n'aurois pu l'espérer.

En sortant de l'hôtel de Surgères, j'aperçus le mendiant qui accouroit vers moi, et qui, en jetant sa bequille loin de lui, se précipita à mes pieds, en me nommant son bienfaiteur, son ange tutélaire. Surpris des transports de cet homme, je lui en demandai la cause; alors il me raconta que la belle dame avoit eu son anneau; qu'elle avoit appris que c'étoit le pauvre petit Pierre qui l'avoit trouvé; qu'en conséquence, elle lui avoit envoyé cent écus en or, pour le récompenser de lui avoir fait remettre un objet beaucoup plus précieux pour elle qu'on ne pouvoit se l'imaginer. Ce récit du mendiant éveilla dans mon âme un remords d'avoir changé l'anneau de Roséma; elle n'avoit plus, pour ainsi dire, que l'image

d'un objet chéri. Si j'avois su dans ce moment où la trouver, j'aurois été lui avouer mon stratagème, et lui rendre son véritable anneau; mais il n'étoit plus temps : Roséma trompée étoit heureuse, et je n'avois pas même la triste possibilité de m'exposer à perdre son estime, en lui révélant la vérité.

Pour adoucir mes regrets, et pour avoir quelque rapport dans nos actions, s'il ne pouvoit y en avoir dans nos destinées, je comblai de bienfaits celui qui avoit été l'objet de ceux de Roséma : l'existence du petit Pierre est assurée; il ne mendiera plus, et du moins Roséma et moi, sans nous connoître, nous avons fait un heureux ensemble.
—Azorello, interrompit Alphonse, si tu m'avois consulté avant de pro-

mettre à M. de Surgères d'épouser sa fille, je t'aurois bien détourné de ce fatal projet. Mon ami, tu aimes cette Roséma, que tu ne verras peut-être jamais; ton imagination, tes pensées, ton cœur même, tout est subjugué : ah ! pourquoi faut-il que t'enchaînant sans retour aux autels de l'hymen, tu poses volontairement toi-même une barrière entre le bonheur, l'amour, Roséma et toi ! — Mais, Alphonse, seroit-il du devoir d'un homme raisonnable de sacrifier un mariage où tous les avantages se trouvent réunis, pour s'attacher à suivre une ombre errante, enfant chimérique d'une romanesque imagination ? — Mais cette femme existe; elle est jeune, belle, vertueuse, riche; du moins on doit le croire d'après la

multiplicité des dons qu'elle prodigue aux malheureux. — Savons-nous seulement si elle est libre ? — Je le suppose par le soin que met M. de Surgères à tenir éloigné d'elle l'époux qu'il destine à sa fille. Le maréchal est bon ami, sans doute; mais il a encore plus d'ambition pour sa fille, sois-en bien sûr, que de tendresse pour toi. — Il pouvoit lui choisir un plus grand parti. — Il n'y en a point à la cour de plus brillant que le tien, surtout pour une personne dont la fortune pourroit bien un jour n'être pas aussi considérable que le vulgaire se le persuade. — Quel que soit son sort, j'ai donné ma parole. — Eh! voilà ce qui me désole; quelque chose dit à mon cœur qu'un jour nous reverrons cette céleste Roséma : quel

regret alors s'il étoit trop tard pour ton bonheur et pour le sien! M. de Florange soupira tristement.

Les deux amis se quittèrent : Azorello se rendit à l'hôtel de Surgères, pour s'informer plus exactement de l'état de la maréchale; elle ne recevoit point; Eulalie, renfermée dans la chambre de sa mère, ne s'occupoit plus que de cet objet chéri, et ne vouloit pas permettre au moindre souvenir de la distraire des soins qu'elle rendoit à son unique amie. Le comte de Florange apprit par M. de Surgères plusieurs détails touchans qui augmentèrent son estime pour sa future compagne, mais qui n'eurent cependant pas la force de détourner sa pensée du souvenir dangereux de Roséma. Le maréchal, qui étoit bien loin de

connoître la véritable situation du cœur d'Azorello, attribua sa profonde tristesse au chagrin qu'il éprouvoit des obstacles sans cesse renaissans qui s'opposoient à son union avec Eulalie, et il fit tous ses efforts pour consoler son jeune ami d'un chagrin dont il ne devinoit guère le véritable motif.

~~~~~
~~~~~

CHAPITRE X.

Comme la maladie de madame de Surgères ne présentoit aucun symptôme inquiétant, Azorello et Alphonse employèrent le délai apporté à l'hymen de M. de Florange, à visiter quelques objets de curiosité : de ce nombre étoit l'exposition des tableaux, fort brillante cette année-là. Après avoir considéré avec attention plusieurs sujets d'histoire parfaitement traités, l'intérêt et l'admiration de M. de Florange furent particulièrement fixés par un tableau sans nom d'auteur, représentant une vierge troyenne pleurant sur le tombeau de Po-

lixène. L'aspect d'un des paysages les plus enchanteurs de l'Attique, la vue des fers de l'esclavage déposés sur la pierre qui couvroit l'innocence, ce nom de la fille des rois uni au souvenir de sa fin tragique, cette douleur silencieuse d'une obscure sujette de Priam survivant à la famille de son maître, et n'emportant dans son exil que sa noble fidélité, toute cette réunion d'objets mélancoliques émurent puissamment l'âme compatissante d'Azorello, attaché par un pouvoir magique devant cette composition si simple en apparence. Il traversoit sur les ailes actives de l'imagination, la distance des temps et des lieux, pour visiter les champs poétiques de la Troade, lorsqu'il fut tout à coup arraché à sa douce

rêverie par l'exclamation suivante: Eh bien! Charles, le petit Raphaël ne nous avoit pas trompés; son tableau a été fini pour l'exposition, car le voilà. — D'honneur c'est lui; je le reconnois; voilà bien cette sentimentale composition; sûrement dans deux ans nous y verrons aussi ce tableau mystérieux que nul regard profane n'a encore considéré. Surpris de ce qu'ils entendoient, Azorello et Alphonse se retournèrent, et aperçurent deux jeunes gens de leur connoissance: riches, étourdis, fats et ignorans, parlant des arts sans goût, protégeant les artistes sans générosité, invoquant sans cesse le génie dont ils n'étoient pas doués, se croyant l'idole du monde dont ils n'étoient que la risée, voilà, en peu de

mots, le portrait des deux élégans qui jugeoient au salon les modernes Apelles et les nouveaux Phidias.

Après les premiers complimens d'usage, le comte de Florange demanda au chevalier de Mircourt s'il connoissoit l'auteur du tableau qu'ils avoient sous les yeux : Eh! mon ami, répondit Mircourt en bâillant, existe-t-il dans Paris un ouvrage de génie que je ne connoisse, ou un auteur à talent que je ne protége ? Je vous dirai en confidence que, sans mes bienfaits, le jeune artiste qui a composé ce tableau ne jouiroit pas en ce moment des suffrages d'un public éclairé. — Comment cela. — Le besoin dévorant, l'affreuse misère, le noir chagrin, auroient desséché dans sa fleur la pensée du génie. —

Cet artiste est donc malheureux? — Jamais le proverbe ne fut plus vrai. — Où demeure-t-il? — Près le Luxembourg. — Donnez-moi, je vous prie, son nom et son adresse. — L'excellente idée! Vous allez sans doute lui faire faire le portrait de la future compagne de votre vie? — Je vais commencer d'abord par lui donner des secours; il travaillera ensuite pour moi, si j'ai besoin de recourir à ses pinceaux magiques. — Admirable pensée! Je regrette de n'avoir pu vous précéder dans la noble carrière de la bienfaisance; mais les temps sont si durs, les créanciers si pressans, et les débiteurs si peu soigneux d'acquitter leurs dettes..... Réellement, si cela continue, je ne sais ce que deviendront les pauvres

riches (1). A ce mot plaisant, le vicomte de Flersac, ami du chevalier, partit d'un éclat de rire; puis se retournant vers Azorello, il lui dit : Mon cher Florange, vous devriez bien me faire un grand plaisir. Puisque votre intention est de soulager le petit Raphaël dans sa misère, vous pouvez mettre au service que vous allez lui rendre un prix bien léger en apparence; c'est qu'il consente à vous faire voir le tableau mystérieux qui est dans son atelier; ensuite vous m'en ferez la description, de manière à ce que je puisse en parler dans le monde. Il a été un temps où la mode vouloit qu'on se rendît dans l'atelier de

(1) Mot très-connu, et attribué à un financier célèbre.

ce jeune Florentin; tout Paris y est allé; les plus jolies femmes ont demandé que Raphaël ôtât en leur faveur le voile qui cache son chef-d'œuvre; personne n'a pu obtenir cette légère preuve de complaisance. Rebutée par ce caprice, la foule s'est dirigée vers un autre objet : l'artiste opiniâtre n'a plus reçu d'encouragement, et sans moi personne ne se ressouviendroit, dans les salons de la cour, du petit Raphaël; mais j'ai le projet de lui rendre sa première gloire, et c'est à vous à m'en donner les moyens. — Je n'y manquerai pas, répondit M. de Florange, en s'éloignan tavec dégoût de ces deux jumeaux de la fatuité. Alphonse suivit son ami.

Après avoir parcouru encore plusieurs fois le salon, MM. de

Florange et de Blainville quittèrent les tableaux pour aller chercher, dans le faubourg Saint-Germain, le talent modeste et indigent. Arrivés dans l'atelier du jeune Raphaël, Azorello lui demanda avec bonté de vouloir bien leur montrer tous ses tableaux, en lui adressant de justes éloges sur celui qu'il venoit d'exposer au salon. L'artiste, fier d'un suffrage énoncé en termes qui décéloient un véritable talent pour la peinture, avoua au comte de Florange que le tableau dont il vouloit bien lui parler avec éloge, étoit un de ses ouvrages les pluschéris: Je lui ai dû, s'écria-t-il en soupirant, un moment bien doux, car ce fut cette composition qui m'obtint, dans le sanctuaire des arts, la couronne du triomphe. — Eh

quoi! reprit M. de Florange, est-ce que vous ne donnez pas la préférence à ce tableau mystérieux qu'un voile importun et jaloux cache à nos yeux? — Monsieur, répondit l'artiste en soupirant, je vois que, semblable aux amateurs qui daignent m'honorer de leurs visites, vous seriez bien aise d'examiner l'ouvrage que je dérobe avec soin à tous les regards; mais je ne puis céder à vos vœux. Cette composition n'est point idéale; les traits enchanteurs qu'elle retrace existent réellement. Si je suis assez heureux pour en posséder l'image, c'est un vol que la reconnoissance fit à la modestie; je puis en jouir en secret, mais il doit m'être défendu de chercher à recueillir des éloges, quand je n'ai eu la pensée que de retracer

un bienfait. — Grand Dieu ! sécria M. de Florange hors de lui ; je n'en puis douter, vous êtes Angélico, et ce portrait est celui de Roséma.

CHAPITRE XI.

A peine Azorello eut-il achevé son exclamation, que le jeune peintre, tombant à ses genoux, lui dit : Et moi je devine que je suis en présence d'un bienfaiteur généreux, qui voulut me rendre à la félicité, quand la félicité paroissoit avoir fui pour jamais loin de moi ; oui, c'est le noble, le sensible comte de Florange que le ciel a conduit dans mon obscure retraite, pour recevoir les derniers vœux d'un cœur brisé par la douleur. Avant de quitter cette terre d'exil, qui ne fut pour moi qu'une vallée de larmes, j'aurai du moins

goûté un instant de bonheur, puisque j'aurai pu exprimer au consolateur de Valentine et de Betzi mon éternelle reconnoissance. — Bon Angélico, répondit M. de Florange, vous attachez beaucoup trop de prix au léger service que j'ai voulu vous rendre; une autre a brisé vos fers, une autre, plus heureuse que moi, vous réunit à votre amante. — C'étoit en vain, répondit Angélico avec amertume, que la vertu la plus admirable essayoit de me réconcilier avec le bonheur; il ne devoit plus y en avoir pour moi sur la terre. — Comment..... que voulez-vous dire? — Betzi, Valentine, tout ce que j'aimois.... — Eh bien!.... — Je les ai perdues. — Grand Dieu! elles seroient mortes? — Après

avoir recouvré ma liberté, je volai dans les montagnes du Jura, espérant enfin saisir le bonheur : vain espoir! Arrivé près du toit rustique de mistriss Donald, j'appris que l'infortunée, après avoir changé secrètement d'asile, avoit terminé, par un suicide volontaire, une existence troublée par de si cruels chagrins, et que Betzi, au moment où après une courte absence elle rejoignoit sa mère, dont elle ignoroit la fin tragique, avoit été enlevée par une troupe de brigands armés. Connoissant les odieux projets d'Ecbert, je n'accusai que lui de mon malheur, et je revins à Paris, dans l'espérance de joindre le prince Oswald Fergusson, qui y étoit incognito. — Mon oncle près de moi sans que

je l'aie su! — J'ai suivi ses traces, et je n'ai pu le voir : toujours sombre, inaccessible, mystérieux, le prince, pendant son rapide passage, ne s'est point laissé approcher; Ecbert Donald ne l'accompagnoit point, et toutes mes recherches sur le sort de celle que j'aime ont été infructueuses. — Mon oncle est-il encore à Paris? — Je l'ignore; mais il vous seroit bien facile, à vous, monsieur le comte, de le savoir. Le lord Arthur Kildare doit vous être connu; c'est dans son hôtel que le prince Fergusson a logé secrètement. — Je verrai le lord Kildare : mais Betzi, où la trouver? comment vous réunir? — La mort seule, à ce qu'il paroît, doit nous rendre l'un à l'autre. — Angélico, espé-

rez mieux de votre avenir : seroit-il possible que tant d'amour, de constance et de dévouement, fussent sans récompense ? je ne puis le croire. — Ah ! monsieur le comte, sans une coupable erreur, je saisissois la félicité, objet de tous mes vœux. Le maréchal de Surgères me protégeoit : grâce à son secours généreux, la fortune et la gloire sourioient à mes travaux ; mistriss Donald consentoit à fuir son persécuteur, en venant conduire sa fille dans les bras d'un époux. Si je n'eusse pas connu la fatale passion du jeu, Valentine vivroit encore, Betzi ne seroit pas tombée au pouvoir d'un monstre que je ne sais où atteindre, nous serions unis, et l'hymen auroit couronné les tendres vœux de l'amour. Mais,

hélas! celui qui s'est rendu coupable d'une grande erreur, ne parvient jamais à ressaisir le bonheur perdu par sa faute : aussi n'ai-je plus d'espérance. Que Betzi soit sauvée, qu'elle jouisse du repos promis à la vertu, et je quitterai la vie sans regret. — Angélico, il règne dans les événemens dont vous êtes la victime un mystère.... — Qu'il sera peut-être impossible de jamais pénétrer. — Je vous promets d'y apporter tous mes soins, et de faire mes efforts pour vous rendre au bonheur; mais, Angélico, au moment où je vais me dévouer pour Betzi, ne ferez-vous rien pour moi? — Parlez, monsieur le comte; vous avez le droit de disposer de tout mon être. — Ce tableau mystérieux..... — Je

vous entends ; vous désirez voir ....
— L'image de Roséma. — Craignez pour votre repos ; la voir, c'est l'adorer. — Angélico, le sort en est jeté ; il faut que je la connoisse : ma vie semble attachée à ce tableau ; je ne puis le fuir. — Eh bien ! dit Angélico, en soulevant d'une main tremblante le voile de gaze blanche qui déroboit à tous les regards l'image mystérieuse, voilà celle dont la beauté enchanteresse est le moindre des dons que lui fit la nature ; voilà Roséma !

CHAPITRE XII.

Le comte de Florange et Alphonse, les yeux fixés sur le tableau, poussèrent en même temps un cri d'admiration et de surprise, en voyant une composition charmante, digne du génie du peintre des grâces, de cet enchanteur et infortuné Corrège, ravi trop tôt au monde, et admiré trop tard par lui. Enfans des arts, voilà souvent l'histoire de votre rapide passage sur cette terre, où vous faites croître les fleurs du génie, et où vous ne recueillez que l'héritage du malheur.

Revenons au tableau du jeune Frazer. Dans un riant paysage

éclairé d'une lumière douce et pure, se voit un berceau de roses sauvages. Une femme vêtue d'une robe de gaze blanche parsemée de pétales de roses, est au milieu du bocage; un voile de mousseline à frange d'argent, drapé d'une manière pittoresque, orne, sans la voiler, sa tête charmante, et descend en plis onduleux sur sa taille flexible, dont il cache la majesté sans en dérober les grâces. Les accessoires de ce tableau sont admirables; mais c'est surtout dans la figure de sa divinité chérie, que l'artiste s'est surpassé. Rien ne peut peindre l'expression de douceur mélancolique avec laquelle Roséma, debout, appuyée sur l'un des portiques de fleurs qui l'entourent, contemple la bague symbolique qui orne sa belle main:

on diroit que l'âme céleste de la plus tendre des femmes épanche une douleur long-temps concentrée, dans le sein d'une amie. Le contraste du site pittoresque et riant qui l'entoure, avec les pensées tristes qui paroissent occuper Roséma, porte à l'âme une impression impossible à décrire. — O Angélico ! s'écria M. de Florange, qu'il est enchanteur et divin cet art que vous possédez ! — Avec un tel modèle, répondit le jeune Frazer, il n'est pas de sensations que la peinture ne puisse exciter. Quelques roses sauvages, un jour pur, de la verdure, et une femme solitaire, tout cela ne dit rien à l'esprit; mais ces roses sont nées dans la terre des zéphirs (c'est ainsi qu'on nomme l'Irlande); cette verdure, c'est celle du champ

de mes pères; cette femme, c'est ma libératrice; ce jour pur qui éclaire mon tableau, c'est à elle que je dois de le contempler encore. Je n'ai consulté que mon cœur, et j'ai tracé l'image de Roséma. — Le sait-elle? — J'ai sollicité à ses genoux la faveur de la peindre brisant mes fers. Non, a répondu cet ange du malheur; représentez-moi sous un berceau de roses, mais jurez-moi que personne ne verra ce tableau : Roséma, toujours inconnue à tous les regards, ne veut révéler le secret de sa mystérieuse origine qu'aux infortunés qu'elle a l'espérance ou le bonheur de pouvoir soulager. — Je le fis, monsieur le comte, ajouta Frazer, ce serment sacré : la reconnoissance l'obtint de moi; aujourd'hui la reconnoissance me l'a fait

violer. Ah ! du moins que jamais la céleste Roséma ne connoisse le parjure que l'excès de vos bontés pour moi m'a fait commettre. — Consolez-vous, Angélico, répondit M. de Florange ; je n'ai ni la possibilité ni l'espoir de connoître cette femme adorable, dont l'image séduisante va faire en tous lieux le charme et le tourment de ma vie ; mais si jamais le ciel exauçoit mes vœux, Roséma ignorera toujours le mystérieux bonheur que je vous dois. En achevant ces mots, les deux amis quittèrent le jeune Frazer, pour se rendre chez le maréchal.

Arrivés à l'hôtel, Azorello et Alphonse trouvèrent madame de Surgères plus souffrante que la veille ; sa fièvre avoit augmenté, sans devoir pour cela causer, à ce que disoit

son médecin, aucune inquiétude. D'après cette assurance, Azorello et Alphonse se rendirent aux Français; on donnoit une pièce nouvelle, qui fut écoutée sans attention et jugée avec rigueur. MM. de Florange et de Blainville, plus disposés à l'indulgence, cherchoient à saisir quelques beautés, afin de pouvoir applaudir le pauvre auteur que la cabale vouloit écraser, lorsque leur attention fut détournée du spectacle par la conversation suivante, qui avoit lieu entre deux jeunes officiers anglais. — *Ned.* (1) Comment, avec ton esprit, ne peux-tu découvrir qui est cette femme? — *Dick.* (2) Je sais seulement que c'est un ange;

---

(1) *Ned.*, abréviation d'Edouard.

(2) *Dick.*, abréviation de Richars.

qu'on la rencontre partout où il y a du bien à faire et des malheureux à soulager; voilà tout ce que j'en ai appris. — *Ned.* Aussi tu es bien étourdi. Comment, lorsque cette belle inconnue emporta dans ses bras le petit enfant que ton cheval avoit renversé, ne t'es-tu pas présenté à elle pour lui offrir ton secours? — *Dick.* Que veux-tu; j'étois troublé; l'aspect de cette beauté enchanteresse, les cris de l'enfant, le désespoir de la mère, la foule qui maudissoit ma violence, tout a contribué à me faire perdre la tête. — *Ned.* Plus de sang froid que l'honorable Nedson, moi j'ai interrogé ceux qui suivoient l'inconnue, et j'ai distingué le nom de Roséma, mêlé aux bénédictions du peuple qui l'entouroit. En entendant pro-

noncer ce nom, Azorello serra la main d'Alphonse. Les deux Anglais quittèrent la salle.

Lorsqu'ils se furent éloignés, M. de Florange dit au baron : Encore une belle action de Roséma. — Mon ami, reprit Alphonse, parlons d'Eulalie; voici une journée toute entière d'écoulée, sans que son souvenir se soit mêlé à nos entretiens. — Hélas! interrompit Azorello en soupirant, un jour suffit souvent pour changer toute la destinée de l'homme. — Vous êtes actuellement ce que vous étiez hier : pourquoi permettriez-vous à une seule pensée sans souvenir d'agiter votre vie? Est-ce au futur époux de mademoiselle de Surgères qu'il appartient de s'occuper sans cesse d'une femme étrangère qu'il ne connoît point, qu'il

ne doit jamais connoître, et dont le nom seul a retenti à son oreille? —Alphonse, te l'avouerai-je, je crois que la vue de Roséma seroit moins dangereuse pour mon repos, que cette vague et mystérieuse relation que j'entretiens avec son image. Si j'avois pu seulement contempler une seule fois ses attraits, ma pensée s'arrêteroit vers un but fixe; mais songer qu'au moment où mon imagination cherche à la saisir dans le nuage qui l'entoure, elle est peut-être près de moi, cette idée fait mon supplice. — Azorello, crois-moi, avant qu'il soit trop tard essaye de rompre la chaîne pesante qui va unir ton sort à celui d'Eulalie : ta tête et ton cœur ne sont plus assez calmes pour penser à remplir les devoirs austères d'un mariage

de convenance. — Que diroit Eulalie? la maréchale en mourroit de douleur; et mon respectable mentor, M. de Surgères, que penseroit-il de moi? Sa fille m'aime, je n'en puis douter; dans l'innocence de ses pensées, elle me regarde comme son soutien, son appui, son époux; elle m'a donné toutes ses affections, et j'irois abreuver ce jeune cœur d'une longue et cruelle amertume! le ciel m'en préserve. Dans tout l'enthousiasme de l'amitié, j'ai promis ma main à mademoiselle de Surgères : quels que soient les événemens funestes que le ciel me réserve dans son courroux, j'accomplirai mon serment. Ma pensée, mon cœur, mon imagination, appartiendront, s'il le faut, à la mystérieuse et séduisante Roséma; mais

le seul bien que je puisse dérober à son magique empire sera le partage d'Eulalie. — Azorello, crois-tu qu'il puisse suffire à son bonheur, si Eulalie est tendre? Elle sera clairvoyante; et dans les bras d'un époux indifférent, elle aura bientôt deviné qu'une autre plus heureuse possède son cœur. — Alphonse, prends pitié des tourmens du mien; ne le déchire point par d'inutiles et cruelles réflexions; dis-moi plutôt que mademoiselle de Surgères sera heureuse, que le maréchal s'applaudira de son choix, et que moi-même j'oublierai à l'autel de l'hymen l'idée persécutrice qui semble vouloir détruire à jamais mon repos.

CHAPITRE XIII.

Cette conversation finissant avec le spectacle, les deux amis sortirent de la salle, et revinrent à l'hôtel de Florange. Le lendemain ils trouvèrent l'état de madame de Surgères, encore plus fâcheux ; cependant, malgré des symptômes alarmans, les médecins qui la soignoient persistoient à répondre de ses jours. Tranquillisé par leurs avis, M. de Florange, dont la présence continuelle n'étoit pas nécessaire auprès de la malade, résolut d'employer le nouveau délai que la prolongation des souffrances de madame de Surgères apportoit au mariage de sa fille, à

chercher à pénétrer la cause du mystérieux voyage du prince Oswald à Paris; en conséquence, il se rendit chez le lord Arthur Kildare, dans l'espérance que ce seigneur pourroit lui donner quelques renseignemens sur la résidence actuelle de son oncle.

Arrivé chez le lord Kildare, le comte de Florange fut introduit dans une salle richement meublée, où le coureur de sir Arthur pria notre héros de vouloir bien permettre qu'il le quittât pour prévenir le comte de Kildare de son arrivée. Resté seul dans cette vaste pièce, Azorello s'amusoit à considérer la pendule, représentant le vieux Saturne qui, avec la faux du temps, marquoit les heures, lorsque tout à coup M. de Florange entendit

ouvrir

ouvrir une porte; croyant que c'étoit le lord Kildare, Azorello se retourna, et resta immobile de surprise en apercevant une jeune personne de la taille la plus élégante, suivie d'une femme âgée qui paroissoit l'accompagner avec autant d'amour que de respect. L'inconnue avoit sur la tête un voile de mousseline à frange d'argent, drapé avec grâce, comme dans le tableau d'Angélico, mais qui, dans l'original charmant que le comte avoit sous les yeux, cachoit sous un nuage importun une beauté céleste. Se voyant l'objet de l'attentive admiration et des hommages respectueux de M. de Florange, Roséma, car c'étoit elle-même, lui rendit son salut avec autant de dignité que de grâces, et traversa la salle d'un pas

léger : elle étoit déjà loin, que M. de Florange regardoit encore la vision céleste qui venoit de s'évanouïr. A ces formes gracieuses, à cette démarche divine, au nuage d'ambroisie dont le parfum s'exhaloit autour d'elle, on eût cru voir la reine des amours, voilant à dessein des charmes inconnus aux mortels, pour ménager une douce surprise au tendre Adonis.

Dans le moment même où le jeune comte, vivement ému, songeoit avec délices à l'apparition de celle que M. de Surgères avoit si bien nommée la reine des sylphes, le lord Kildare entra; son aspect fit cesser le rêve enchanteur qui occupoit Azorello; il expliqua brièvement au lord Arthur le but de sa visite : celui-ci lui répondit que

le prince Oswald, chargé par son gouvernement d'une mission secrète auprès de la cour de France, n'avoit fait qu'un voyage de très-peu de jours à Paris; qu'il ignoroit où le lord Fergusson pouvoit résider dans ce moment; mais qu'il étoit bien sûr que son ami avoit quitté Paris depuis plus d'un mois. Une réponse aussi précise ne laissoit point à M. de Florange la ressource d'adresser de nouvelles questions au taciturne lord; il essaya cependant de parler de la personne qui venoit de lui apparoître; mais le comte de Kildare, sans avoir l'air de l'entendre, sonna pour demander ses chevaux, en s'excusant auprès de M. de Florange de ne pouvoir profiter plus long-temps du plaisir d'être avec lui, ayant

une affaire des plus importantes qui sollicitoit sa présence à la cour. Affligé du mauvais succès de sa visite, M. de Florange quitta l'hôtel de Kildare plus agité que jamais.

Les démarches qu'il fit les jours suivans, pour découvrir ce que pouvoit être devenue la fille de Valentine, n'ayant pas eu un succès plus heureux, M. de Florange finit par se persuader, ainsi que le croyoit Angélico, que jamais on ne parviendroit à se procurer des nouvelles de la jeune et malheureuse miss Donald.

Cependant l'état de madame de Surgères empiroit de jour en jour, et la malade elle-même commençoit à s'inquiéter de sa situation. Azorello et Alphonse ne la quittoient plus; Eulalie, toujours occupée de

sa mère, lui prodiguoit des soins si tendres, montroit un caractère si doux, déployoit des vertus si touchantes, que près d'elle, et avec elle, Azorello oublioit ses inquiètes agitations, ses dangereuses rêveries : tout entier à la douleur d'Eulalie, au pouvoir de la pitié, au charme de la sympathie, il puisoit dans les yeux mourans de madame de Surgères, et dans les regards abattus de sa fille, le courage d'accomplir la promesse qu'il avoit faite au maréchal, de devenir l'époux d'Eulalie. Alphonse, moins courageux que son ami, ne pouvoit réconcilier son imagination avec l'idée de voir le jeune, le sensible, le séduisant Azorello, s'enchaîner, sans amour comme sans illusion, aux autels de l'hymen. A la cer-

titude morale qu'il avoit acquise que le comte de Florange ne seroit point heureux avec mademoiselle de Surgères, se joignoit le regret de penser que si Eulalie n'avoit point connu l'aimable objet d'un premier amour, elle auroit pu accueillir les vœux timides et respectueux d'un amant moins brillant, mais aussi moins difficile à fixer qu'Azorello. Sans pouvoir bien analiser les sentimens confus qui agitoient son âme tendre, le baron de Blainville sentoit tous les jours naître en lui plus d'éloignement pour l'union de son ami et d'Eulalie.

CHAPITRE XIV.

L'ÉTAT de la maréchale donnant de jour en jour beaucoup plus d'inquiétudes, il y eut à l'hôtel de Surgères une consultation; le résultat en fut des plus affligeans; la malade fut condamnée. Pour épargner à son époux et à sa fille une affreuse vérité, ce fut au sensible comte de Florange que les médecins de madame de Surgères apprirent le danger de sa situation; elle n'avoit plus que quelques heures à vivre, et tous ceux dont cette femme angélique faisoit le bonheur l'ignoroient.

Cette nouvelle imprévue fut un

coup de foudre pour Azorello, qui chérissoit tendrement la mère d'Eulalie : en la perdant, il crut perdre une seconde fois celle dont il avoit reçu le jour. A la terrible douleur que cause une perte cruelle, M. de Florange joignit celle d'être forcé d'avoir à préparer M. de Surgères et Eulalie à la perte plus affreuse encore qu'ils alloient faire.

Je ne peindrai ici ni leurs larmes, ni leur désespoir, ni l'excès de l'abattement de ces deux êtres si malheureux ; je laisse aux cœurs sensibles le soin de deviner les tristes détails que ma plume se refuse à décrire.

Lorsque le maréchal et sa fille eurent perdu le tendre objet de leurs éternels regrets, le comte de Florange les enleva au triste spec-

tacle que ces deux infortunés auroient eu sous les yeux à l'hôtel de Surgères, et il engagea le père et la fille à rester quelque temps dans leur magnifique château de Nangis, situé dans la Brie, où il les accompagna; ensuite Azorello revint à Paris, afin de rendre à la maréchale les derniers devoirs.

Lorsque cette lugubre cérémonie fut achevée, M. de Florange se disposoit à retourner à Nangis pour partager la solitude et adoucir la douleur de M. de Surgères, quand le médecin ordinaire du maréchal pria en secret Azorello de vouloir bien, si cela lui étoit possible, venir au secours d'une Anglaise réduite au dernier degré de l'indigence et du malheur. Depuis que le jeune comte avoit appris que Rosema

étoit Anglaise, tous les infortunés de cette nation avoient des droits sur son cœur; il tira donc une bourse de louis, et la remettant au docteur il le pria de donner à cette femme tous les soins que sa situation exigeoit. M. Fermont, satisfait de l'heureux succès de sa prière, alloit se retirer pour porter à cette infortunée le produit de sa quête, lorsque M. de Florange, entraîné par un instinct secret, lui demanda le nom ainsi que l'adresse de cette pauvre étrangère. M. Fermont, surpris, indiqua la cour de Saint-Jean-de-Latran, et nomma miss Donald.

Le nom de Donald étoit trop présent au souvenir d'Azorello, pour l'entendre prononcer sans émotion; espérant retrouver la fille d'Ecbert,

il s'empressa de se rendre dans la cour de Saint-Jean-de-Latran. Le baron de Blainville voulut accompagner Azorello. Ce ne fut pas sans peine que les amis montèrent l'échelle à moitié pourie qui servoit d'escalier au grenier habité par miss Donald ; comme il posoit le pied sur le dernier échelon, Azorello entendit des cris plaintifs et des gémissemens lugubres, comme ceux d'une personne qui court un grand danger. M. de Florange et Alphonse se précipitèrent tous les deux dans cet asile de la douleur. Quel spectacle, ô ciel! frappa leurs regards! Une grande femme, ou plutôt un spectre effroyable, les cheveux épars, le sein déchiré, les vêtemens en désordre, pressoit avec rage, dans ses bras décharnés, une jeune per-

sonne voilée. Le spectre en fureur tenoit un poignard levé sur l'inconnue, qui, à genoux, dans l'attitude de la prière, demandoit en vain quel étoit son crime. — Tu possèdes cet anneau, et tu me demandes quel est ton crime! s'écria d'une voix de tonnerre le fantôme: vas rejoindre celle qui t'a donné la vie; puisqu'au jour de la vengeance la foiblesse la laissa imparfaite, c'est à moi d'achever..... Entendre ces horribles imprécations, deviner le forfait, le prévenir, et sauver la victime, tout cela ne fut pour nos deux amis que l'affaire d'un instant. Le poignard destiné à percer le sein de l'inconnue sans défense, atteignit le bras de M. de Florange, et ne lui fit qu'une blessure très-légère, dont il ne s'occupa point, toutes

ses pensées étant tournées sur l'inconnue que l'effroi avoit privée de ses sens, et sur la mégère qui vouloit l'immoler. Avec des cordes qu'ils trouvèrent sous leurs mains, les deux amis parvinrent, non sans peine, à garrotter le monstre qui faisoit d'inutiles efforts pour leur échapper; ensuite ils se disposoient à prodiguer à la triste victime de ses fureurs leurs soins et leurs consolations, lorsque la femme de chambre de la jeune dame arriva; elle tenoit dans sa main quelques fruits. En voyant le désordre qui régnoit autour d'elle, et l'état d'évanouissement de sa maîtresse, elle s'écria en anglais : Grand Dieu! pourquoi lui ai-je obéi? pourquoi l'avoir quittée? — Ah! répondit miss Donald, sans l'arrivée de ces deux inconnus,

tes regrets auroient été trop tardifs, et ma vengeance ne seroit pas imparfaite! Sans lui répondre, la jeune Anglaise enleva le voile de sa maîtresse pour lui donner de l'air, et offrit aux regards enchantés des deux amis la beauté la plus admirable qu'ils eussent jamais vue : sans mouvement et sans vie, elle rappeloit, par la perfection de ses formes et la blancheur de son teint, le souvenir d'une statue de Phidias; à sa main on voyoit l'anneau symbolique, première cause de son malheur. Azorello, en le contemplant, tressaillit; il n'en avoit pas eu besoin pour reconnoître Roséma : sa ressemblance avec le tableau, son admirable beauté, l'élégance de sa taille, l'harmonie de ses formes, tout lui avoit révélé

que la libératrice d'Angélico étoit sous ses yeux.

Avec quelle dangereuse ivresse le comte de Florange savoure le bonheur si long-temps désiré de voir enfin Roséma! Il a contribué à sauver ses jours : quels liens forts et puissans vont désormais attacher son sort au sien! Elle lui devra la vie, mais lui donnera-t-elle le bonheur? A cette demande si naturelle que se fait le passionné Azorello, le devoir lui répond : Et Eulalie!... Confus, repentant des chimères séduisantes qu'il a osé entrevoir dans l'avenir, le comte de Florange n'ose se rapprocher de Roséma, et ne peut consentir à la fuir. Il est dans cette incertitude pénible, lorsque tout à coup une voix trop bien connue de M. de Florange et d'Alphonse se

fait entendre; ils lèvent tous les deux leurs regards surpris, et restent confondus en voyant entrer le maréchal de Surgères, qui, se précipitant dans le grenier, s'écrie : Serois-je arrivé trop tard! — Non, non, répondit M. de Florange avec enthousiasme, le ciel protecteur de l'innocence nous a conduits dans ces tristes lieux assez à temps pour sauver la belle Roséma des fureurs d'un monstre. — Azorello, lui dit le maréchal, vous êtes blessé, couvert de sang ; retirez-vous avec M. de Blainville, aux soins généreux duquel ma tendresse vous confie, et laissez-moi seul avec Suky : je me charge de terminer cette triste affaire.

Dans le moment où le maréchal prononçoit ces mots d'une voix im-

posante, Roséma, revenue à la vie, promena autour d'elle des regards inquiets; ses yeux se fixèrent sur l'odieuse étrangère, et elle les détourna; ils se portèrent avec intérêt sur Azorello; elle le vit pâle, blessé; son sang qui couloit encore lui indiqua lequel des deux amis étoit le plus particulièrement son défenseur. Roséma, vivement attendrie, détacha son voile, et avec des accens harmonieux comme les harpes d'or du palais de Fingal, elle supplia M. de Surgères de lui permettre de bander la plaie de son généreux libérateur. Sans attendre la réponse du père d'Eulalie, Azorello mit un genoux en terre devant la charmante Roséma, qui, d'une main foible et tremblante, remplit le pieux ministère que les filles des

héros ne cédoient jamais autrefois à personne. Lorsque Roséma eut fini, Azorello demanda d'une voix suppliante la faveur de baiser la belle main qui avoit daigné arrêter son sang; Roséma, en rougissant de pudeur, présenta au comte de Florange l'objet de ses innocens désirs, et Azorello déposa sur l'anneau symbolique de Roséma le premier baiser d'amour.

CHAPITRE XV.

Après cette scène touchante, les deux amis, pour obéir aux désirs et céder aux vœux du maréchal, quittèrent, non sans regret, les lieux où étoit l'intéressante Roséma, et reprirent en silence la route de l'hôtel de Surgères, où le maréchal leur avoit dit d'aller l'attendre.

La blessure de M. de Florange étoit si légère, que malgré les instances de son ami il refusa de faire visiter son bras par le chirurgien, et ne put consentir à ce qu'aucune main étrangère défît l'ouvrage de Roséma. Pauvre Azorello! à peine

initié dans les mystères du culte de l'amour, tu en connois déjà toutes les superstitions, et tu t'enivres de ses chimériques douceurs! Insensé! tu oublies que ta main est promise, et que ce n'est pas au futur époux d'Eulalie qu'il appartient de consacrer toutes ses pensées au souvenir ainsi qu'à l'image de Roséma!

Arrivés à l'hôtel de Surgères, les deux amis, en attendant le retour du maréchal, s'entretinrent de la scène extraordinaire qui venoit de se passer sous leurs yeux; ils ne pouvoient expliquer la cause de la fureur de l'inconnue, du danger auquel avoit échappé la belle victime, ni de l'apparition imprévue de M. de Surgères, que ces jeunes amis croyoient toujours au château de Nangis. Il étoit facile

de voir que le maréchal s'intéressoit beaucoup plus qu'il ne vouloit en avoir l'air, au sort mystérieux de Roséma, et qu'il étoit extrêmement contrarié de ce que le hasard avoit trompé les efforts de sa prudence, en donnant à M. de Florange le moyen de connoître l'invisible libératrice d'Angélico.

M. de Surgères rentra fort tard; il étoit triste, et paroissoit souffrant; il mangea peu, parla encore moins, et éluda avec adresse toutes les questions des deux amis, au sujet de l'événement tragique arrivé dans la matinée. En se séparant d'Azorello, le maréchal lui annonça qu'il partiroit le surlendemain au lever de l'aurore, pour la Brie, et demanda au jeune comte, ainsi qu'à M. de Blainville, s'ils avoient le

projet de l'accompagner dans son voyage. Alphonse, voyant le trouble et l'embarras de son ami, répondit qu'une affaire des plus importantes le retenant à la cour, il espéroit qu'Azorello voudroit bien lui rendre le service de ne pas le quitter. Sans répondre au baron, M. de Surgères se tourna vers Azorello, et le fixant d'un air sévère : M. de Florange, lui dit-il, cette réponse ou plutôt cette défaite a-t-elle été concertée entre vous en mon absence ? Azorello rougit comme s'il eût été coupable ; car il sentoit que le maréchal devoit être mécontent. Enfin, surmontant son trouble, il répondit : Alphonse a trop présumé de son pouvoir sur moi, s'il a cru, monsieur le maréchal, que les sentimens de l'amitié

me feroient négliger mes devoirs envers votre intéressante fille ; je ne puis oublier que c'est à moi seul qu'appartient le droit de recueillir les larmes que lui arrache une perte cruelle. — Pardon, monsieur de Florange, si j'ai mal interprété vos sentimens, répondit M. de Surgères d'une voix attendrie ; mais vous excuserez facilement un père tendre que tout alarme et inquiète, lorsqu'il s'agit du repos d'un enfant adoré. Eulalie vous a promis sa foi ; elle a placé en vous ses espérances de gloire, de félicité, d'union ; se reposant sur votre honneur, elle vous regarde comme son époux. Un jour, et peut-être n'est-il pas bien éloigné, elle n'aura plus que vous pour protecteur et pour appui : jugez donc si à cette pensée déso-

lante je ne tremble pas à l'idée qu'il seroit possible qu'une illusion dangereuse vous éloignât de mon Eulalie, et qu'une image trop séduisante, en se plaçant entre vos destinées, les séparât sans retour. — C'est impossible, répondit avec force le généreux Azorello ; votre fils d'adoption n'a-t-il pas juré entre les mains glacées de votre vertueuse compagne, de devenir l'époux de votre fille? Si l'austérité de son deuil n'y apportoit point d'obstacles, vous pourriez désigner l'heure et le jour; monsieur le maréchal, je serai prêt à vous suivre à l'autel. — Une parole si sainte, si solennelle, me rassure entièrement; sensible Azorello, avec quelle douce joie je vous rendrai l'arbitre du sort de ma fille! avec quelle confiance je

je remettrai sous la garde de vos nobles vertus cet ange de pudeur, que le souffle empoisonné du vice n'a jamais pu atteindre! et quelle tranquillité pour moi, lorsque je rejoindrai dans la tombe ma bien-aimée Antonia, de pouvoir lui dire : Reposons en paix, Eulalie est heureuse! M. de Florange, attendri de ces accens paternels, posa contre son cœur la main du plus respectable des hommes, afin que le père d'Eulalie préservât ce cœur trop tendre de la séduction attachée à l'image dangereuse de Roséma. Ensuite les deux amis s'éloignèrent en silence; ils étoient émus, sans être troublés; les nobles accens de l'austère vertu ne s'étoient pas fait entendre impunément à leurs cœurs sensibles; la voix de M. de Sur-

gères avoit été pour eux la voix même du ciel; et le généreux Alphonse, après l'avoir entendue, se promit bien de ne plus essayer de détourner son ami de remplir les devoirs qu'il avoit contractés envers Eulalie et son père.

CHAPITRE XVI.

Afin d'essayer de remplir la tâche pénible qu'ils s'étoient imposée tous les deux, Azorello et Alphonse passèrent ensemble deux jours entiers sans parler de Roséma, ni de l'aventure de Saint-Jean-de-Latran; mais au moment fixé pour la séparation des deux amis, le comte de Florange, en songeant qu'il laissoit Alphonse à Paris, et qu'Alphonse reverroit peut-être Roséma, le tendre Azorello sentit son courage et ses forces morales s'évanouïr entièrement; il se précipita sur le sein du baron de Blainville, en lui disant d'une voix entrecoupée : Al-

phonse, l'adore-tu ? — Azorello, je l'admire, mais je n'aime que toi ? — La reverras-tu ? — Je ne le tenterai point; puisque ce bonheur doit être interdit à l'époux d'Eulalie, qu'ai-je besoin de retrouver Roséma ? — Oh ! Alphonse, tu es libre; tu pourrois lui donner le bonheur : si tu le goûtois auprès d'elle, pourquoi aurois-je la barbare jalousie de vouloir vous priver tous les deux de cette félicité suprême, qui ne doit pas, hélas ! être mon partage ? — Azorello, point de foiblesse; oublions tous les deux cette femme séduisante que le mystère environne, et dont le souvenir ne pourroit que nous rendre malheureux, ou infidèles l'un à l'autre. — Mon généreux ami ! pardonne-moi la joie que ta noble résolution me

cause : je le sens, j'aurai la force d'épouser Eulalie, je n'aurois pas celle de te savoir l'heureux amant de Roséma. — Rassure ton cœur, Azorello ; je ne serai jamais ton rival, et je te jure que si un jour je sentois naître dans mon âme un penchant trop doux, et que Roséma en fût l'objet, mon unique ami en seroit instruit presqu'avant moi, ou du moins en même temps. M. de Florange, attendri, pressa contre son cœur la main d'Alphonse : rassuré par son noble serment, il le quitta moins triste et moins abattu qu'il ne l'étoit avant de lui avoir ouvert son âme.

Le maréchal de Surgères n'attendoit que l'arrivée de son jeune ami pour partir. En peu de minutes ils furent tous les deux sur



la route de Meaux. Le trajet se fit rapidement et silencieusement; le père d'Eulalie et l'amant de Roséma n'avoient rien à se dire; depuis long-temps ils avoient cessé de s'entendre. Enfin M. de Surgères, rompant un long silence, dit au comte de Florange : Si vous désirez toujours, mon ami, comme je le présume, savoir la cause du tragique événement arrivé l'autre jour à lady Valencey, je suis disposé à vous la faire connoître : le service important que vous lui avez rendu vous donne des droits à sa confiance ainsi qu'à sa gratitude, et c'est elle qui m'a chargé de vous donner à ce sujet tous les détails qui sont parvenus à notre connoissance. En entendant ce préambule, le cœur de M. de Florange battit

avec force, et son agitation devint extrême; elle n'échappa point à M. de Surgères, qui auroit bien voulu pouvoir éviter l'explication qu'il venoit d'annoncer; mais Roséma désiroit ne pas rester plus long-temps étrangère à son libérateur, et le maréchal, malgré sa répugnance, ne conçut pas même l'idée de tromper son attente, en gardant un silence peut-être nécessaire dans la situation d'esprit d'Azorello.

Après avoir laissé passer les premiers instans d'une mutuelle émotion, M. de Surgères, reprenant la parole, dit au jeune comte: Lady Valencey, à laquelle vous avez sauvé la vie, est Irlandaise, et la terre dont elle porte le nom lui assure un revenu aussi consi-

dérable qu'indépendant. Je ne vous parlerai ni de sa jeunesse ni de sa beauté; à votre âge, mon jeune ami, on est meilleur juge de ces précieux avantages qu'on ne l'est au mien. Le protecteur que le ciel a donné à lady Valencey lui a fait acquérir des trésors encore plus rares, ce sont ceux d'une brillante et sage éducation; Roséma possède les grâces d'une femme, l'érudition d'un homme, et les talens d'un virtuose : je ne vous dirai rien de ses vertus, je crois vous en avoir déjà tracé le tableau touchant. Cependant, malgré tous les dons brillans du génie, les avantages de la fortune, l'estime de ceux qui l'entourent, l'admiration qu'elle inspire, et l'intérêt que sa situation excite, Roséma n'est point heu-

reuse, ne peut point l'être, et ne doit jamais faire le bonheur de l'homme sensible qui auroit la foiblesse ou la folie de s'attacher à elle. — Que dites-vous? ô ciel! s'écria M. de Florange, quelle est donc la clef de cette bizarre destinée? — Mon cher comte, reprit le maréchal d'un ton à la fois sévère et attendri, si vous désiriez devenir l'époux de cette femme intéressante, avant d'enchaîner votre sort au sien, vous auriez le droit d'exiger des aveux, ou de demander des éclaircissemens; mais le libérateur de Roséma n'est point devenu l'arbitre de son sort, et je ne suis chargé, de la part de lady Valencey, de vous parler que de la cause de l'événement dont vous

avez été le témoin, et dont vous avez pensé devenir la victime.

Il y a un an que lady Roséma quitta l'Italie, où elle a été élevée, pour venir en France. Après avoir parcouru nos provinces méridionales avec une personne dont la conservation lui est extrêmement chère, elle se fixa dans notre brillante capitale, se flattant que les douceurs de l'amitié, ainsi que les soins éclairés des gens de l'art, apporteroient quelques soulagemens aux souffrances d'un objet chéri. L'avenir a trompé ses vœux; Roséma, uniquement occupée, au milieu de la capitale, des nobles et saints devoirs de la bienfaisance, ne se montra que dans les asiles de la douleur; solitaire par goût

et par devoir, elle fuyoit avec soin le monde, les spectacles, les fêtes, et ne s'approchoit que des malheureux pour les consoler : c'est à elle que le jeune Frazer a dû sa liberté; c'est par ses soins aussi purs qu'angéliques, que tant d'autres infortunés que je ne puis vous faire connoître, ont eu le courage d'achever leur pénible course dans la vie. Parler de Roséma, c'est rappeler un souvenir vertueux, ou retracer un bienfait. — Comment, si jeune, si belle, si touchante, lady Valencey ne connoît-elle pas le bonheur? — Il est rarement sur la terre le partage de la vertu; d'ailleurs, la source de ses peines tient à une cause qu'il m'est défendu de vous faire connoître; lady Roséma désire seulement que vous sachiez que

le bonheur que promet l'amour, et celui que l'hymen accorde, ne doivent jamais être son partage. — Se peut-il ? ô ciel ! lady Valencey vous a chargé de me dire cela ; auroit-elle deviné.... Pardon, je m'égare.... Mon père, sait-elle que je dois bientôt unir mon sort à celui de mademoiselle de Surgères ? Roséma connoît-elle Eulalie ? — Oui, mon fils, elle la connoît, et l'aime sincèrement ; votre position, celle de ma fille, rien de ce qui nous intéresse, ne lui est étranger ; je lui ai fait part de tout ce qui s'est passé dans votre âme depuis l'instant où j'ai eu la coupable imprudence de peindre à votre brillante imagination, sous des couleurs si séduisantes, la libératrice d'Angélico : c'est d'après

ses nobles désirs, que j'ai refusé de soulever à vos yeux le voile mystérieux qui vous cachoit sa destinée. Ne voulant point obéir à l'amour, Roséma redoute de l'inspirer; et connoissant vos engagemens avec Eulalie, elle vouloit vous fuir à jamais, dans la crainte qu'une idée romanesque ne vous fît sacrifier à une illusion mensongère un avenir réel de bonheur.
— Et vous, M. de Surgères, si votre pénétration croit avoir bien deviné la situation de mon âme, comment pouvez-vous me confier sans alarme le sort de tout ce que vous avez de plus cher au monde?
— Comte de Florange, reprit le maréchal d'une voix émue, cette demande de votre part exige de la mienne une réponse franche et

noble ; je vais vous la faire. Quand je vous choisis dans mon cœur pour l'époux de ma fille, je ne connoissois pas l'influence que votre imagination pouvoit et devoit avoir sur votre cœur ; je vous supposois calme, raisonnable ; et désirant vous mettre à l'abri d'une grande passion que je vous croyois plus capable d'inspirer que de ressentir, je songeai à vous faire connoître Eulalie ; sa beauté sans art, son caractère sans vicissitude, sa vertu sans nuage, sa douceur sans altération, me paroissoient devoir fixer le bonheur sur ses traces, et je vous crus formé par la nature pour mieux sentir que tous les autres hommes le prix du trésor que je vous destinois. Depuis quelque temps j'ai reconnu mon erreur, et j'ai songé

souvent à détruire mon ouvrage, en vous rendant votre liberté : Roséma ne l'a point voulu. — Quel pouvoir, monsieur le maréchal, lady Valencey a-t-elle donc sur votre cœur ? — Un très-puissant; d'ailleurs, elle opposoit à mes craintes paternelles le danger plus réel d'être injuste envers vous. Si j'avois eu l'espérance que Roséma consentît à faire votre bonheur, il y a long-temps que j'aurois eu avec vous l'explication que le hasard vient d'amener ; mais je connois la volonté inflexible de lady Valencey ; elle a juré de ne point serrer les nœuds de l'hymen aussi long-temps qu'un obstacle que je crois invincible s'opposera à son bonheur, et rien ne pourra l'engager à enfreindre son serment.

D'après cela, j'ai pensé que votre courage à tenir une parole solennellement donnée, ne vous privant d'aucune chance de félicité, je pouvois, sans égoïsme, accepter pour mon Eulalie la main du plus loyal des hommes.

CHAPITRE XVII.

Le comte de Florange n'eut pas la force de répondre un seul mot à la dernière partie du discours de M. de Surgères : ses observations sévères et ses judicieuses réflexions avoient glissé sur le cœur d'Azorello, qui n'avoit été ému que d'une seule pensée, celle de savoir que lady Valencey désiroit son union avec Eulalie, et que, dédaignant l'empire qu'elle exerçoit sur le cœur qu'elle avoit subjugué, la fière Roséma ne vouloit se servir de son ascendant que pour l'enchaîner malgré lui à l'autel de l'hymen. M. de Florange, révolté de

l'espèce de domination sans bonheur qu'une femme étrangère exerçoit sur sa destinée, conçut le désir ainsi que le projet de punir la douce Eulalie de l'empire que sa rivale savoit si bien prendre sur les cœurs.

Le maréchal n'obtenant aucune réponse de son jeune ami, et devinant bien ce qui se passoit dans son âme, reprit sa narration en ces termes :

Si j'ai bien réussi à vous faire connoître les célestes devoirs que lady Valencey s'étoit imposés à Paris, vous ne serez pas étonné qu'en apprenant l'excès des malheurs où l'indigence et l'abandon le plus absolu avoient précipité miss Donald, Roséma conçut le noble projet de se rendre dans le réduit obscur où cette infortunée

luttoit contre la destruction, afin de l'arracher, si cela étoit possible, à son déplorable sort. Lady Valencey ignore, et elle ne peut encore concevoir la cause de l'excès de fureur où sa présence a jeté la mourante Sara. En arrivant près de son lit de douleur, suivie de sa femme de chambre, Roséma lui offrit les secours et les consolations que la pitié sait répandre autour d'elle. Lady Valencey m'a raconté que cette femme, en entendant les accens de sa voix, avoit pâli, s'étoit troublée; qu'ensuite, fixant sur elle des yeux égarés, elle lui avoit dit à voix basse : Au nom du ciel, remettez votre voile, et envoyez la personne qui suit vos pas chercher une grappe de raisin pour rafraîchir ma bouche desséchée par l'ardeur de la fièvre;

je n'ai pas ici une seule goutte d'eau pour apaiser la soif qui me dévore. Emue de pitié, lady Valencey chargea la femme de chambre qui l'avoit accompagnée, de satisfaire le désir, en apparence si naturel, de cette infortunée.

Lorsque la jeune Anglaise fut assez éloignée pour ne plus entendre les cris de sa maîtresse, Sara, qui avoit calculé froidement le crime qu'elle méditoit, l'odieuse Sara, s'élançant précipitamment hors de sa couche délabrée, se jeta sur l'innocente victime qu'elle vouloit immoler; l'agile Roséma eut le bonheur d'échapper deux fois à ses poursuites, et deux fois le bras encore nerveux de miss Donald ressaisit sa proie; enfin, accablée de fatigue, de terreur et d'an-

goisses, lady Valencey, succombant à l'horreur de son sort, vint tomber presque sans mouvement aux pieds de son bourreau : c'en étoit fait d'elle, si le dieu protecteur de l'innocence ne vous eût envoyé au secours de la vertu sans appui. Vous savez le reste. Mais ce qu'il faut encore vous apprendre, c'est la manière dont je fus instruit du danger que couroit Roséma; la voici. A peine eûtes-vous quitté Nangis, qu'une affaire imprévue me rappela dans la capitale; j'y vins incognito, et descendis chez le comte de B***, où un inconnu remit à un de mes gens un billet, avec d'instantes prières de me le donner sur-le-champ. Etonné de l'air de mystère qui régnoit dans ce message, j'ouvris avec empres-

sement la lettre; l'écriture m'en étoit inconnue. Voici ce qu'elle contenoit :

« Lady Valencey, entraînée par « son cœur, doit, ce matin, visiter « une personne qui a perdu depuis « long-temps l'usage de sa raison. « Si l'insensée Donald entend la « voix harmonieuse et reconnoît « les traits charmans de la belle « Roséma, lady Valencey est per- « due. Il faut, ou que ses protec- « teurs l'empêchent d'aller dans la « cour de Saint-Jean-de-Latran, « ou qu'ils ne lui permettent pas « de s'y rendre sans eux. Cet avis « est plus important que M. de « Surgères ne le pense. »

Malgré l'absurdité apparente d'un

tel avertissement, je ne voulus pas, dans la crainte d'un repentir, négliger les précautions que la lettre anonyme m'engageoit à prendre. Je volai chez lady Valencey; elle étoit déjà partie; je suivis ses traces, et malgré la rapidité de ma course, sans votre secours puissant j'aurois eu la douleur d'arriver trop tard. — Et vous ne pouvez deviner, interrompit le comte de Florange, de quelle part vous est venu cet avis mystérieux, ni quelle est la cause de la haine de la cruelle Sara contre lady Valencey? — Je ne puis pas même former à ce sujet de conjecture raisonnable? — Connoissez-vous toutes les circonstances de la vie de la belle Roséma? — Aucunes ne peuvent m'être étrangères, et nulle part le souvenir ou la

présence de miss Donald ne s'y trouve. — Quelle est cette femme? — On dit que l'Angleterre est sa patrie, que Donald n'est point son nom, et qu'elle cache sous un extérieur simple un rang et des malheurs illustres; du reste, on ignore les raisons qui l'amenèrent à Paris, les motifs qui la déterminèrent à s'y fixer, de même que ses moyens d'existence. — Comment lady Valencey a-t-elle entendu parler d'elle? — Comme vous, par le docteur Fermont, qui lui a donné des soins. Cette homme compatissant, touché du malheur et du dénûment de l'étrangère, résolut de faire une quête en sa faveur, afin de lui procurer des secours plus efficaces et plus prompts que ceux que la médiocrité de sa fortune lui permettoit de lui donner.

donner. L'extrême générosité de lady Valencey lui étant connue, il espéra que, par son entremise, il soustrairoit Sara Donald à la rigueur de son sort. Il instruisit lady Roséma de la situation de cette étrangère; la meilleure des femmes promit de protéger avec intérêt celle de tout son sèxe qui paroissoit la plus malheureuse. Vous savez le reste, mon cher Azorello. — Comment se trouve lady Valencey? — Très-bien; au-dessus des atteintes des méchans, et préparée aux coups du sort, l'âme énergique de Roséma supporte avec courage la douleur, et braveroit la crainte, si elle ne trembloit que pour elle; mais cet événement ayant eu des suites funestes pour une autre personne, afin de réparer, s'il est possible, le ravage

qu'il a occasionné sur des organes déjà affoiblis par de longues angoisses, lady Roséma Valencey a quitté ce matin la capitale de la France pour toujours. — Pour toujours, répéta M. de Florange avec amertume! — Elle se dispose à retourner dans une de nos provinces méridionales, et veut y fixer son existence errante. Azorello soupira; M. de Surgères tomba dans une profonde rêverie, et le silence régna de nouveau parmi les voyageurs.

CHAPITRE XVIII.

En arrivant au château de Nangis, le comte de Florange étoit dans une situation d'âme impossible à décrire. Le souvenir de Roséma, loin de s'affoiblir dans son cœur, y prenoit à chaque instant de nouvelles forces; sa figure enchanteresse; ses grâces charmantes, sa voix harmonieuse, cette réunion de dons séduisans que lady Valencey possédoit au suprême degré, bouleversoit la raison naguère si forte du pauvre Azorello; il ne pouvoit concevoir qu'une femme belle, riche et libre, fuît l'amour, dédaignât l'hymen, et eût annoncé si jeune l'irrévocable résolution de

dévouer toute sa vie à l'austère indifférence. Elle ne veut point aimer, disoit le jeune comte; cependant elle est sensible, puisque le malheur a des droits à sa pitié; elle fuit ses semblables, Roséma pourtant les approche lorsqu'elle peut leur faire du bien : quel est donc cet être extraordinaire que le plaisir n'émeut point, et que la douleur seule intéresse; qui n'a point dans son âme de fibres pour les passions, et qui sait malgré cela parler ou entendre leur langage; dont le regard tendre promet tout, et dont le cœur sévère ne veut rien accorder, rien, pas même l'espérance? Elle a lu dans mon âme, j'en suis bien sûr; elle sait que je l'adore, et Roséma ne veut se servir de son ascendant que pour me forcer à m'unir à made-

moiselle de Surgères! Etre mystérieux et incompréhensible, j'échapperai à ton pouvoir, sois-en bien sûr! j'oublierai tes dangereuses perfections, mais je ne me laisserai point diriger par tes lois! Si tu refuses d'être l'arbitre de mon bonheur, pourquoi aurois-je la foiblesse de te choisir pour celui de mon sort! C'en est fait, je renonce à la main d'Eulalie; j'abandonne mes droits sur son cœur; je fuirai le maréchal sans retour; je me rejetterai dans cette vie fatigante et tumultueuse du grand monde, qui ne rend point heureux, il est vrai, mais qui empêche de sentir qu'on est malheureux. Je renonce à l'amour et à l'hymen : je vais dire un éternel adieu à celle qui n'a pas eu l'art de me fixer, qui m'intéresse

sans me plaire, dont je respecte les tranquilles vertus, mais dont je n'attends plus le bonheur, et à la félicité de laquelle je sens que je serois un obstacle.

Ce fut dans ces pensées tumultueuses, et dans ce choc de sentimens orageux, que M. de Florange arriva dans le gothique château de Nangis. L'aspect des bocages enchanteurs qui l'environnent, des eaux limpides qui l'entourent, des bois majestueux qui couronnent cet édifice antique, tout le charme d'une belle nature considérée dans le calme d'une des plus belles soirées de l'été, produisit un effet salutaire dans l'âme d'Azorello.

Lorsque la voiture arriva dans la cour du château, le premier objet qui frappa M. de Florange ce fut

mademoiselle de Surgères qui venoit au-devant du maréchal. En l'apercevant, elle se précipita dans les bras de son père avec un mélange de joie et de tristesse impossible à décrire : l'émotion embellissoit ses traits naturellement calmes ; ses cheveux noirs, relevés sans art et bouclés des mains de la nature, flottant au gré du vent du soir, ressembloient à la longue chevelure de l'arbre des tombeaux ; son vêtement de deuil, contrastant avec la blancheur de son teint, en relevoit le charme ; une teinte légère d'incarnat, causée par l'émotion, l'embellissoit encore. On eût cru voir des feuilles de roses répandues par une main légère sur un albâtre éblouissant. Jusqu'à ce jour, Azorello n'avoit trouvé Eu-

lalie que belle ; dans cet instant elle lui parut touchante. Attendri à son aspect, il vouloit lui offrir son bras pour la conduire au salon ; mademoiselle de Surgères le repoussa doucement, et offrit le sien à son père. Le maréchal, glorieux du trésor qu'il possédoit, entra dans le vestibule appuyé sur son enfant chéri : Azorello le traversa seul ; il soupira ; il n'y avoit qu'un instant qu'il avoit appelé de tous ses vœux l'isolement, qui d'après ses idées, donne seul le repos ; il alloit y atteindre, et son cœur se brisoit. Arrivés dans la gallerie des ancêtres, le maréchal se plaça près de sa fille, entre le buste de son aïeul et celui de la douce compagne qu'il venoit de perdre ; le comte de Florange n'osa point s'asseoir sur le

même sopha qu'Eulalie : l'image de lady Valencey, placée toujours entre elle et Azorello, faisoit naître tour à tour dans le cœur de ce dernier l'incertitude ou le regret.

M. de Surgères, sans paroître s'apercevoir du trouble de son jeune ami, s'entretint avec confiance, en sa présence, de ses affaires avec Eulalie; mais il ne dit pas un mot qui pût rappeler le souvenir des liens qui avoient dû exister entre eux; le maréchal n'adressa pas même une seule fois la parole au jeune comte. Azorello n'étoit pas encore un étranger dans la famille, mais il étoit aisé de voir qu'on ne croyoit plus qu'il dût en faire partie un jour.

Mademoiselle de Surgères déploya dans cet entretien une matu-



rité de jugement, une sagacité d'esprit, une finesse d'observations, qui surprirent beaucoup M. de Florange : jusqu'à ce jour il n'avoit vu Eulalie que douce, bonne, sensible, mais il la supposoit une femme très-ordinaire ; sa modestie avoit étendu un nuage si épais sur ses connoissances, que tous ceux qui n'étoient point admis dans son intimité devoient avoir d'elle la même opinion qu'en avoit conçue Azorello. Qu'on juge de l'étonnement du comte. La soirée s'écoula pour lui beaucoup plus rapidement qu'il ne s'y étoit attendu : à la conversation d'affaires, qui avoit duré fort peu entre le père et la fille, avoit succédé un entretien des plus agréables sur différens sujets de littérature, de morale et d'érudition.

Pour la première fois de sa vie, et peut-être même à son insçu, mademoiselle de Surgères désiroit briller, vouloit plaire, et cherchoit à faire naître un regret au moment où elle avoit perdu l'espérance d'obtenir un sentiment.

D'après cette disposition d'esprit dirigé par un goût sûr et par une main habile, elle laissa tomber doucement et par degrés le voile qui cachoit ses talens aux regards de M. de Florange; semblable en cela à la reine des amours, qui, voulant obtenir la pomme des mains de Paris, ne montra aux regards du berger les trésors qu'elle possédoit, qu'avec une prudente réserve, bien différente de l'orgueilleuse Junon et de la savante

Minerve, qui ne firent qu'éblouir celui qu'elles vouloient subjuguer : Vénus obtint la pomme.

CHAPITRE XIX.

Rentré dans son appartement, M. de Florange songea, en soupirant, à la bizarrerie de son sort. Roséma étoit perdue pour lui sans retour, ou plutôt il n'avoit pas l'espérance de pouvoir jamais atteindre à la possession de cet objet enchanteur, dont la dangereuse vue avoit, pour la première fois, fait palpiter son cœur; et la conquête facile qu'il venoit de laisser échapper, lui apparoissoit aussi, pour la première fois, parée du charme de la vertu, de la beauté, de l'esprit et des grâces.

Où suis-je, se disoit Azorello,

et de quel songe funeste mon imagination est-elle donc le jouet? Lorsque je dois posséder Eulalie, elle s'offre à moi sous les traits d'une laborieuse ménagère, simple, modeste, et sans agrémens; d'après les conseils du pétulant Alphonse, je repousse loin de moi le tranquille bonheur qui m'est offert; je retrouve une femme qui unit à la raison de mademoiselle de Surgères, les grâces, l'esprit et l'amabilité de lady Valencey: il ne manque à l'illusion que ses talens; si Eulalie les possède, le plus injuste des hommes doit en être le plus malheureux.

Ce fut par des réflexions aussi désolantes, que le comte de Florange aggrava le chagrin de sa position. Ne pouvant trouver le repos

qu'il avoit perdu, ni goûter les douceurs du sommeil, Azorello écrivit à M. de Blainville; il l'instruisit en détail de la métamorphose dont il venoit d'être le témoin, du renversement total de ses espérances au sujet de lady Valencey, et de la certitude qu'il venoit d'acquérir, qu'Eulalie, blessée de son inconstance, renonçoit à son union avec lui.

Après avoir soulagé ainsi son cœur par de tristes plaintes, M. de Florange attendit avec impatience le lever de l'aurore, pour entreprendre, dans le vaste parc du château, une promenade solitaire. Elle parut enfin, cette déesse dont les charmes sont inconnus à la paresseuse beauté qui renverse les

loix de la nature, et méconnoît la marche régulière des heures.

L'amante de Céphale, en arrivant sur l'horizon, donna au comte de Florange le signal des innocens plaisirs que notre héros alloit demander à la belle nature. Arrivé dans l'enceinte du parc, sa course errante se dirigea vers une jolie fabrique moresque que le jeune comte avoit remarquée lors de son précédent voyage, mais dans l'enceinte de laquelle il n'avoit pas pénétré. M. de Surgères lui avoit dit que cet élégant édifice renfermoit un pavillon construit à la manière orientale, et dont tous les ornemens rappeloient le souvenir de ceux que le maréchal avoit vus dans son voyage en Es-

pagne. Curieux de connoître cette fabrique, Azorello y entra, et vit une belle fontaine en marbre blanc, entourée d'orangers, de myrtes, de rosiers, de jasmins, placés entre des groupes de statues et des vases d'albâtre : la réunion de ces images gracieuses retraçoit l'idée de ces asiles voluptueux du Généraliff (1), si digne du nom poétique que le plus sensible des rois mores lui avoit donné.

S'imaginant que le pavillon dans lequel il étoit ne renfermoit pas d'autre merveille, Azorello alloit s'éloigner, lorsqu'il entendit une voix douce et sonore qui chantoit sur la harpe un hymne à l'indifférence : la beauté des vers, la

(1) Maison d'amour.

magie des accens, le charme harmonieux de la musique, réuni à la brillante exécution d'une main exercée, tout contribua à jeter l'âme d'Azorello dans un rêve de bonheur impossible à décrire : en écoutant l'invisible musicienne célébrer le calme de l'indifférence, le cœur tout entier de M. de Florange appartenoit à l'amour.

De son côté, la sirène enchanteresse sembloit exaltée par un sentiment bien différent de celui qu'elle célébroit. Bientôt les chants cessèrent ; Azorello écoutoit encore ; le calme régnoit partout, excepté dans le cœur de M. de Florange.

Surpris, ému, Azorello brûloit du désir de pénétrer dans le sanctuaire de la divinité inconnue à

laquelle il vouloit rendre ses hommages, et cependant il craignoit de commettre une indiscrétion, en pénétrant, sans son aveu, dans le temple qu'elle habitoit. Enfin, enhardi par le silence qui règne autour de lui, Azorello ouvre, d'une main tremblante, une porte qui s'offre à ses regards, et son pied incertain pénètre dans une rotonde de marbre blanc incrusté d'or; des tableaux charmans, suspendus à des colonnes de porphire, retracent à ses yeux tous les traits de piété filiale, de dévouement d'amitié, et d'héroïsme conjugal qu'offre l'histoire ancienne et moderne : tour à tour le nom de Roséma et celui d'Eulalie, placés au bas des tableaux, lui indiquent que, rivales en beauté, elles le

sont encore en talens. Un piano anglais lui offre les chiffres des deux amies entrelacés ensemble ; la harpe qui vient de résonner si mélodieusement à son oreille, porte le nom de Roséma, et près d'elle se trouve placé un autre instrument de musique, recouvert d'un crêpe noir. Cette livrée du deuil lui révèle que, depuis la mort de sa mère, mademoiselle de Surgères n'a point songé à l'harmonie : ce n'est donc pas elle qu'il a entendue.....

Non loin du sanctuaire des arts, M. de Florange aperçoit une bibliothèque charmante; c'est encore la propriété des deux amies : le choix des livres annonce autant de variété dans les connoissances que de solidité dans l'esprit ; l'imagi-

nation et le goût s'y trouvent également flattés. Séjour enchanteur et délicieux, s'écrie Azorello, c'est donc dans votre enceinte que les deux plus aimables personnes de leur sexe viennent goûter le charme des arts et celui de la confiance! c'est là, c'est dans le secret de leurs cœurs, qu'elles cultivent sans éclat comme sans prétention à la gloire, cet arbre du génie dont les fruits cueillis aux regards des hommes sont si funestes à celui qui les possède! Oh! qu'il est bien caché par la modeste Eulalie, ce double mystère de talens et d'amitié! .... Mais Roséma! c'est elle, sans doute, que j'ai entendue; comment se trouve-t-elle en ces lieux? est-il donc dans ma destinée de trouver partout son souvenir, sans

pouvoir fixer son image fugitive?

Comme M. de Florange achevoit ces derniers mots, il entendit sonner la cloche du déjeûner; il s'y rendit : le maréchal et sa fille étoient déjà dans la salle. M. de Surgères demanda d'une manière indifférente, à Eulalie, si la promenade qu'elle venoit de faire au pavillon de la fontaine lui avoit fait du bien. En entendant cette question, M. de Florange rougit : sans paroître remarquer son trouble, le maréchal, se tournant vers Azorello, lui demanda s'il connoissoit cette fabrique située dans le parc..... Au moment où le jeune comte alloit répondre, son domestique entra, et lui remettant un paquet de papiers, il s'éloigna. Azorello, sans ouvrir ces dépêches,

se disposoit à les mettre dans sa poche, lorsque M. de Surgères le pria instamment de s'occuper tout de suite d'en lire le contenu. Si je dois en croire, ajouta le maréchal, la nouvelle de la cour qui m'a été transmise ce matin, le courier que vous recevez en cet instant vous apporte des détails d'une grande importance pour vous : on dit que le prince Oswald Fergusson est mort dans la traversée du Bengale en Europe; sans doute ces nouvelles doivent vous apprendre l'histoire de son naufrage. M. de Florange, de plus en plus étonné, s'empressa, suivant la permission qu'il en avoit reçue, d'ouvrir ces dépêches; il y trouva en effet l'annonce de la fin tragique d'Oswald Fergusson, et l'instante prière des

gens d'affaires du prince, adressée au comte de Florange, de se rendre sur-le-champ en Irlande, pour prendre le plutôt possible possession de l'immense héritage de son oncle.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

La nouvelle de la fortune immense dont il venoit d'hériter, loin de causer aucune sensation de plaisir à M. de Florange, ne servit qu'à augmenter son trouble ; il avoit l'esprit si peu capable de s'occuper d'affaires dans cet instant, l'ambition étoit si loin de pouvoir trouver d'accès dans ce cœur agité par tant d'émotions, qu'Azorello eût appris avec moins de regret la perte de ses espérances, qu'il n'en éprouva au moment où il sut qu'il falloit se rendre en Irlande.

Quitter le château de M. de Surgères, et cela au moment où il

venoit d'y saisir une trace fugitive du souvenir de Roséma, cette pensée désoloit M. de Florange; il croyoit être sûr que lady Valencey habitoit secrètement le pavillon de la fontaine; il se flattoit qu'en dirigeant souvent ses promenades de ce côté-là, tôt ou tard il rencontreroit Roséma : vain espoir ! il falloit quitter les lieux embellis par elle, et se rendre dans une terre étrangère où rien ne parleroit à son cœur.

M. de Surgères, surpris de la consternation répandue sur tous les traits de M. de Florange, l'arracha doucement à sa silencieuse rêverie, en lui disant : Sans doute, Azorello, vous céderez aux vœux des gens d'affaires du prince Oswald, en vous rendant promptement en Irlande ?

— Monsieur le maréchal, reprit le jeune comte, je me hâterai sans plaisir pour prendre possession d'une fortune qui ne me donnera pas le bonheur; mais avant de quitter un asile où votre généreuse amitié m'accueillit comme un enfant chéri, je désirerois savoir si je ne pourrois pas, sans blesser le respect dû à l'ombre adorée de celle que nous pleurons tous, entrevoir dans l'avenir l'instant de mon union avec mademoiselle de Surgères. En entendant ces derniers mots, Eulalie se leva; ses beaux yeux étoient remplis de larmes, une émotion douloureuse faisoit palpiter son cœur; elle s'éloigna en silence de celui dont l'inconstance avoit brisé son âme : arrivée au seuil de la porte, mademoiselle de Surgères s'arrêta

une minute, et elle jeta un timide regard sur Azorello. Grand Dieu! qu'il y avoit d'éloquence, de sentiment et de pudeur dans le regard céleste d'Eulalie! ne pouvant inspirer un sentiment, il devoit faire naître un remords : il l'obtint....

Lorsqu'ils furent seuls, le maréchal dit au jeune comte : Votre demande, bien naturelle sans doute dans la position où nous sommes, va nécessiter entre nous, mon cher Azorello, une explication, et ce sera la dernière que j'aurai sur ce sujet. J'avois cru, mais en vain, pouvoir dérober à ma fille le secret de vos sentimens pour lady Valencey; j'oubliois que les mystères du cœur de l'amant aimé sont dévoilés sans peine aux regards d'une femme sensible. Eulalie, depuis

long-temps, voit bien qu'elle n'est pas aimée; elle sait, depuis le premier instant où vous avez rencontré Roséma, que vous l'adorez; elle est trop tendre pour vouloir obtenir votre main sans le don de votre cœur, et trop fière pour accepter l'accomplissement d'une promesse donnée dans un moment d'enthousiasme que vos regrets ont cruellement expié : ma fille vous rend donc votre foi; tous les sermens prononcés sur le lit de mort de sa mère, Eulalie vous en dégage. Hier encore, elle étoit plus riche que vous, voilà pourquoi ma fille ne rompoit pas les nœuds qui unissoient son sort au vôtre; aujourd'hui c'est vous qui possédez plus de fortune, Eulalie désire qu'elle vous conduise au bonheur qu'elle

a la triste certitude de ne pouvoir vous procurer.

J'ai voulu vous servir moi-même de guide dans les routes dificiles et tortueuses de la félicité ; Azorello, vous avez dédaigné ma tendresse et méconnu mes soins : je ne m'en plains pas; c'est moi qui ai eu tort de croire qu'on pouvoit, au gré de la sagesse, maîtriser une jeunesse impétueuse et bouillante. J'avois formé pour vous de doux projets, et sur vous de consolantes espérances : tout est détruit. Du moins, avant de me quitter, j'espère que vous rendrez justice à ma sollicitude pour votre bonheur. Une partie de mon secret vous est connue ; vous savez que je ne voulois pas abuser de mon ascendant sur votre esprit pour unir l'aimable, le brillant

Azorello à une femme dont le seul avantage eût été une fragile beauté. Le mystère des talens de mon Eulalie n'en est plus un pour vous : d'après mes désirs, et pour obéir à mes ordres, elle a consenti à soulever à vos regards le voile qui vous cachoit la supériorité de son esprit, de ses connoissances, de ses talens ; je voulois qu'elle ne les fît voir qu'à l'homme qui auroit eu assez de confiance en moi pour accepter de mes mains Eulalie telle que je vous l'offrois. Mais au moment de rompre avec vous, avant de séparer vos destinées de celles de ma fille, je n'ai pu résister au désir de vous faire connoître une partie du trésor que vous perdez : vous auriez pu posséder une seconde Roséma ; vous ne l'avez pas voulu ; adieu, Azo-

rello, adieu pour jamais! — O mon père! s'écria le jeune comte en se précipitant dans les bras du maréchal, vous m'abandonnez sans pilote et sans guide sur la mer orageuse d'un monde si nouveau pour moi, et je vais m'y embarquer chargé du poids de votre indignation! Ah! par pitié, révoquez cette sentence qui me bannit sans retour d'auprès de vous, ou je meurs à vos pieds. — Insensé, reprit M. de Surgères en le relevant, je lis dans votre cœur; ce n'est pas le regret de la perte d'Eulalie qui déchire votre âme, c'est la douleur de quitter un dernier souvenir de Roséma : hélas! peut-être ne la reverrez-vous que trop tôt pour votre repos! ..... Mais je dois à celui de ma fille de rompre entièrement avec vous. Un

jour peut-être..... je ne promets rien..... qu'Eulalie recouvre le calme que vos passions impétueuses lui ont enlevé.... A cette époque, si j'existe encore, et que vous sentiez alors le prix d'un véritable ami, Azorello, mon cœur pourroit-il oublier entièrement qu'il vous avoit adopté ?..... M. de Florange soupira ; ses yeux se remplirent de larmes ; il quitta le maréchal, et alla présider lentement aux préparatifs de son voyage.

CHAPITRE XXI.

Ce ne fut pas sans un déchirement de cœur inexprimable, que le comte de Florange entendit sonner l'heure du départ; il lui sembla qu'il perdoit sans retour sa patrie, lady Valencey et le bonheur.

Agité par une crainte superstitieuse, Azorello voulut au moins dire un long adieu au dernier souvenir de Roséma; et après avoir ordonné à ses gens d'aller l'attendre au bas de l'avenue du château, M. de Florange se rendit auprès du pavillon : la porte en étoit ouverte comme la première fois; le jeune comte y entra d'un pas timide et

respectueux. Cette enceinte, consacrée par un souvenir bien cher, lui paroissoit un temple dont la divinité n'étoit qu'absente. En approchant de la fontaine, Azorello vit avec surprise un inconnu dans l'attitude de la douleur et de la méditation; le socle désert d'une statue renversée lui servoit de siége; ses yeux étoient fixés sur un vase placé près d'une des colonnes de la fontaine. Au milieu des roses sauvages qui croissoient comme par féerie sur les bords de l'albâtre éblouissant, M. de Florange aperçut un portrait. Sans doute, se dit Azorello, voilà l'objet qui absorbe toutes les facultés d'un être aimant; je veux le contempler aussi, et demander à cette image inconnue

une illusion, si elle ne peut m'offrir un souvenir.

M. de Florange s'approche doucement : ô surprise! ô bonheur! il reconnoît lady Valencey : rien n'égale la fraîcheur, la beauté, la vie de cette image frappante de la plus séduisante des femmes. Ivre d'amour, de bonheur, d'espérance, M. de Florange oublie qu'il n'est pas seul; il ne songe pas que le secret de son fol amour doit être un mystère impénétrable à tous les yeux : hors de lui, le comte s'avance ; il saisit le portrait ; l'amour le lui livre ; il tient sa précieuse conquête, mais il n'a point conçu la coupable pensée de le retenir malgré lady Valencey; il ne désire que de presser un instant contre son

cœur l'image de celle qui en possède toutes les affections.

Dans l'instant même où Azorello porte à ses lèvres, avec un mouvement passionné, le portrait de Roséma, l'étranger sort de sa profonde rêverie, il lève sa tête abattue; ses yeux éteints par la douleur se fixent avec étonnement sur Azorello; il semble chercher à reconnoître des traits qu'il voit pour la première fois; il se lève lentement, et s'approchant du comte: O homme! lui dit-il, n'as-tu pas rencontré l'enfant du lord...... Ah! son nom même est oublié. Sais-tu ce que c'est que d'avoir été père heureux et de ne plus l'être.... Tu parois jeune; ce n'est donc pas toi qui t'appelle Oswald?

En achevant ces mots, l'étranger saisit la main d'Azorello; et reconnoissant le portrait qu'il tenoit : Pourquoi, dit-il d'une voix sévère, avez-vous arraché l'enfant de mes soins, du berceau de fleurs où il reposoit? Oswald le verra; Oswald persécute tout ce que j'aime; il a bien percé le sein de celle qui avoit un protecteur, que deviendra donc la jeune fille qui n'en a pas? — Voulez-vous, reprit timidement M. de Florange, que je sois le défenseur de Roséma? — L'étranger releva la tête, poussa un soupir, fit quelques pas afin de s'éloigner; ensuite, coupant une branche de myrte, il revint la montrer au jeune comte. Savez-vous, dit-il, le moyen, l'unique moyen de sauver Roséma? . . .

c'est de lui donner un époux. J'en avois choisi un pour Hersilie; elle n'en a pas voulu : Oswald l'a tuée. Je vais chercher Roséma; je lui dirai : Si tu ne veux pas mourir comme Hersilie........ Dans le moment où l'étranger prononçoit sans beaucoup d'émotion ce nom jadis si cher à son cœur, lady Valencey, inquiète de sa longue absence, parut à la porte de la fontaine, accompagnée du maréchal et d'Eulalie. Roséma, en reconnoissant son libérateur, rougit de plaisir; mademoiselle Surgères rougit aussi, mais c'étoit de surprise; son père lança au jeune comte un regard d'indignation qu'il n'aperçut point : son cœur et son esprit étoient attachés tout entiers à la

scène singulière que la démence de l'étranger malheureux lui faisoit pressentir.

Fin du tome premier.

RIOM, DE L'IMPRIMERIE DE THIBAUD.

